

Article

« *La Relève* (1934-1939) : maritain et la crise spirituelle des années 1930 »

Yvan Lamonde

Les Cahiers des dix, n° 62, 2008, p. 153-194.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/038124ar>

DOI: 10.7202/038124ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

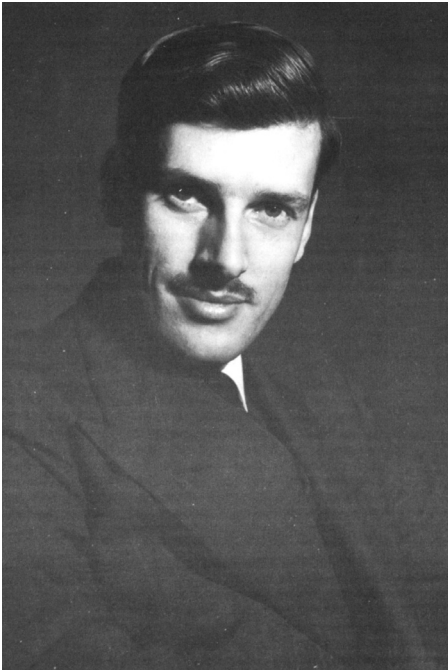
La Relève (1934-1939), Maritain et la crise spirituelle des années 1930

PAR YVAN LAMONDE

Le premier numéro de *La Relève* paraît en mars 1934. L'initiative est sans ancêtre, même en tenant compte de l'expérience éphémère du *Nigog* (1918). Ronéotypé, modeste, le premier numéro dit bien la détermination de ses animateurs montréalais, anciens du collège Sainte-Marie et familiers des journaux de collège et de classe où leur collègue de Saint-Denys Garneau avait publié son texte sur « La vie moderne » en 1931. L'expérience, en pleine Crise, d'une majorité de jeunes bourgeois – Paul Beaulieu, Robert Charbonneau, Claude Hurtubise, Jean Le Moyne auxquels se joignirent Robert Élie et, à l'occasion, de Saint-Denys Garneau – en fut d'abord une d'amitié exaltante :

Nous ne fûmes jamais un chapitre ou un comité : nous étions des amis à table, sans autre plan ni intention qu'une quête d'absolu solidement orientée malgré les incohérences de son ardeur, et sans autre ordre du jour que le désordre du soir, surtout du dimanche soir, le chaleureux, le tumultueux résumé que nous fîmes si longtemps de nos semaines comblées de découvertes et de ravissement, percées de perspectives exaltantes et assombries d'angoisse.¹

1. J. LE MOYNE, « Saint-Denys Garneau, témoin de son temps », *Convergences*, Montréal, Éditions HMH, 1961, p. 226-227, cité dans HÉLÈNE POULIN, « *La Relève* ». *Analyse et témoignages*, M.A. (Langue et littérature françaises), Université McGill, 1968, p. 8.



Robert Charbonneau (1911-1967), co-fondateur de *La Relève*. (Photo Georges Beaulac)

Après avoir participé à *Nous*, aux *Cahiers canadiens* et à la *Revue littéraire et scientifique*, les anciens des Jésuites vont faire de *La Relève* une aventure éditoriale durable : la revue sera publiée jusqu'en 1948 – sous le titre de *La nouvelle relève* à compter de 1941 – et naîtra de l'expérience, en 1941, une maison d'édition, Les Éditions de l'arbre, fondée et dirigée par Charbonneau et Hurtubise.

La revue doit vraisemblablement son titre au roman du jeune Henry de Montherlant, *La relève du matin* (1920), signe déjà d'une attirance intellectuelle vers la France qui sera la marque première de l'équipe et des idées de la revue. À telle enseigne qu'on peut faire une première lecture de *La Relève* à la lumière des penseurs catholiques français qui lui servent de référence et d'inspiration.

Jacques Maritain : de la primauté du spirituel à l'humanisme intégral

La réputation du jeune philosophe thomiste et de l'intermédiaire dans le règlement de l'affaire (1926) de la condamnation de *L'Action française de Paris* est alors déjà bien établie dans le milieu intellectuel : promoteur d'un renouveau catholique par la restauration de l'intelligence, tenant dans *Trois réformateurs* (1925) d'une distinction prometteuse entre individu et personne, l'auteur de *Primauté du spirituel* (1927) est perçu comme un intervenant sans pareil dans la vie contemporaine et l'énonciateur de « grandes idées directrices ».

Même si on l'avait déjà invité à venir au Québec en 1922, c'est par Toronto que Maritain se familiarise avec le Canada : le médiéviste Étienne Gilson, qui y a fondé en 1925 avec les pères basilieniens un Institut d'études médiévales, l'y invite en 1931². Mais Maritain ne pourra y venir qu'à l'hiver 1933 et sa première

2. J. MARITAIN, « [Lettre au père Lamarche] », *Revue dominicaine*, XVIII, 12, décembre 1922, p. 515-516 ; sur Gilson : LAWRENCE K. SHOOK, *Étienne Gilson*, Toronto, Pontifical Institute

impression communiquée à Emmanuel Mounier, qui vient de fonder *Esprit* en octobre 1932, est une prise de conscience de l'Amérique anglo-saxonne matérialiste : « Il faut dire qu'en vivant au Canada, on se rend compte que l'empire britannique et le protestantisme anglo-américain sont vraiment le cœur du capitalisme : et c'est là une expérience amère et dégoûtante. Il y aurait sûrement des amitiés pour *Esprit* à trouver au Canada français et anglais.³ »

Le Devoir du 3 avril 1933, qui présente les cours de Maritain à Toronto comme une tentative de réconciliation de « la culture moderne avec la philosophie de saint Thomas », annonce sa venue au Québec pour 1934, dans le cadre de l'Institut scientifique franco-canadien [ISFC] dont Gilson est l'un des maîtres d'œuvre, et offre à ses lecteurs un résumé des cours faits à Toronto par ce catholique qui « fait resplendir en lui cette note d'universalité » de son Église⁴.



Jacques Maritain (1882-1973), philosophe français, dont s'inspire le groupe de *La Relève*. (Extrait du catalogue d'exposition *Les grandes amitiés de Jacques et Raïssa Maritain*, Toulouse, Éditions du Carmel, 1995, p. 86.)

Maritain n'est pas encore venu à Montréal lorsque paraît le premier numéro de *La Relève* en mars 1934, mais les rédacteurs annoncent leurs « positions » en

of Medieval Studies, 1984 et ÉTIENNE GILSON et JACQUES MARITAIN, *Correspondance (1923-1971)*, édité par Guy Prouvost, Paris, Vrin, 1991, p. 62-94 ; sur Maritain au Québec : FLORIAN MICHEL, « Un réseau d'intellectuels européens en Amérique du Nord. Diffusion, réception et américanisation de la pensée catholique. Années 1920-années 1960 », Paris, doctorat en Histoire (École pratique des hautes études), 2006, chapitres 1 et 3 ; Y. LAMONDE et CÉCILE FACAL, « Jacques et Raïssa Maritain au Québec et au Canada français : une bibliographie », *Mens*, revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française, VIII, 1, automne 2007, p. 157-274.

3. J. MARITAIN à E. Mounier, 1^{er} mars 1933, dans JACQUES PETIT (dir.), *Maritain-Mounier. Correspondance 1929-1939*, Paris, Seuil, 1973, p. 76.

4. RENÉ GIRARD, s.j., « Lettre sur Maritain », *Le Devoir*, 24 mai 1933.

les plaçant à l'enseigne de l'auteur d'*Antimoderne* : « Nous ne luttons pas pour la défense et le maintien de l'ordre politique et social actuel. Nous luttons pour sauvegarder les éléments de justice et de vérité, les restes du patrimoine humain, les réserves divines qui subsistent sur la terre, et pour préparer et réaliser l'ordre nouveau qui doit remplacer le présent désordre ». Cet « ordre nouveau » sera une décision de « vivre intégralement », l'affirmation de la primauté du spirituel dans le monde et le choix de faire place non plus à l'individu mais à la personne : « Notre catholicisme ne s'oppose pas tant à un art personnel, il le dépasse comme il dépasse une politique nationale ; mais il s'y appuie comme sur la personne humaine ». C'est à l'esprit du Moyen Âge qu'il faut retourner pour trouver le modèle d'une vie intégrale où prime le spirituel ; la revue annonce ses « valeurs » par cette citation de Maritain : « Nous savons que le cours du temps est irrésistible ; si fort que nous admirions le siècle de saint Louis, nous ne voulons pas pour cela retourner au Moyen Âge ; nous espérons voir restituer dans un monde nouveau, et pour informer une matière nouvelle, les principes spirituels et les normes éternelles dont la civilisation médiévale ne nous présente, à ses meilleures époques, qu'une réalisation historique particulière, mais définitivement passée ».

Les rédacteurs disent « sentir le besoin chez les jeunes d'un groupement national catholique indépendant ». L'auto-présentation de ceux qui s'en font « un devoir laïc » n'est pas sans paradoxe. Comme groupe, les rédacteurs, toujours porteurs d'une certaine tradition, entendent « rester ce que Louis Veillot appelait l'infanterie légère du catholicisme ». En ces temps de crise de l'Action catholique de la jeunesse canadienne-française [ACJC], de manifestation des Jeune-Canada sans référent religieux et de montée de la Jeunesse ouvrière catholique [JOC], la qualification de groupement « national catholique », dans cet ordre d'identité, annonce plus des défis que des positions claires. En témoigne déjà leur volonté d'être un groupe « indépendant », tout aussi éloigné du socialisme que de « la mesquinerie des clubs politiques ». Manifestement, la référence nationale leur pose problème : « Vivre son catholicisme intégralement, ce n'est pas cesser d'être canadien, mais l'être plus adéquatement ». La déclaration ne gomme pas totalement l'énigme qu'elle porte⁵.

5. LA DIRECTION, « positions », *La Relève*, premier cahier, première série, mars 1934, p. 3-5, 28 ; par choix éditorial, *La Relève* utilise les minuscules dans les titres.

Les conférences de Maritain à Québec et à Montréal (octobre 1934)

Tel que prévu, Maritain quitte Meudon pour le Canada à l'automne 1934. Le directeur de l'ISFC, Janvier-Louis Dalbis, clôt ses renseignements d'ordre pratique à Maritain par cette directive laconique : « Soyez prudent⁶ ». Jean Le Moynes, de *La Relève*, fait la traversée sur le même paquebot que Maritain, accueilli à Québec par l'abbé – et futur cardinal – Maurice Roy qui a été son élève à Paris et un visiteur des Maritain à Meudon, et par Jacques de Monléon, son suppléant à l'Institut catholique de Paris et qu'on pense embaucher à l'Université Laval au moment même où arrive aussi Charles de Koninck⁷.

À peine descendu du *S.S. Alaunia* de la compagnie Cunard, Maritain assiste au congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences [ACFAS] et y fait une brève allocution sur la réconciliation de la Sagesse et de la Science. Sur un ton un peu plus éditorial et pro-actif, il précise : « Je viens d'entendre les premières critiques de votre vie intellectuelle au point de vue scientifique. L'autocritique est, à mon sens, le meilleur signe de vitalité intellectuelle⁸ ».

Maritain fait huit cours publics ou conférences à Québec qu'il reprendra à Montréal, à l'exception d'une présentation devant des professeurs de philosophie de la région de Québec dont la revue *Vivre* rend compte, sur le ton qui est le sien. À propos de « questions discutables et discutées » se révèlent des nuances de position quant à l'enseignement de la philosophie : Maritain considère que celui-ci doit être l'occasion d'énoncer des règles de pensée et de vie et de formation d'une « sagesse chrétienne » plutôt qu'une ambition de former des docteurs, et estime que le manuel est un ouvrage de référence. On aborde la question de la distinction à faire à propos de la philosophie pour les laïcs et pour les futurs clercs et le sujet « brûlant » de la langue d'enseignement de la philosophie ; les deux questions sont liées, le latin étant nécessaire aux prêtres sans qu'il soit la seule langue de la scolastique : « Mais Aristote et Platon ont philosophé en grec, et je ne suis pas sûr que la meilleure expression de la scolastique ne soit en langue

6. L.-J. DALBIS à Maritain, 1^{er} juillet 1934, archives Maritain (Kolbsheim, Alsace) ; voir aussi les lettres du 13 mai et 7 août 1932, du 11 et 31 juillet et du 11 septembre 1934 ; abbé M. ROY à J. Maritain, 24 décembre 1931, archives Maritain (Cercle d'études Jacques et Raïssa Maritain, Kolbsheim, Alsace).

7. J. LE MOYNE, « Les Maritain, de loin, de près », *Écrits du Canada français [ECF]* 49, 1983, p. 48 ; archives Maritain (Kolbsheim, Alsace).

8. « L'ACFAS », *Le Devoir*, 10 octobre 1934 ; « Allocution de Monsieur Maritain », *Annales de l'ACFAS*, 1935, p. 116-117.

vivante, moderne⁹ ». Ce premier contact annonçait les réserves latentes que le milieu philosophique et académique québécois entretiendrait à l'égard du philosophe catholique. Mais, au dire même de l'abbé Roy, de l'Institut supérieur de philosophie de l'Université Laval, Maritain était un maître et « le guide qu'il faut » ; le comparant à Péguy et à Psichari et rappelant que Bergson l'avait mené au spiritualisme, il écrit dans *L'Action catholique* du 12 octobre 1934 : « C'est après la crise de l'inquiétude et l'élan de la conversion, la maturité d'une pensée de plus en plus maîtresse d'elle-même ».

Le même jour, quelques « intellectuels » de Québec se réunissent chez Kerhulu autour de Maritain qui leur conseille

Commencez par EXISTER. Il faut ÊTRE d'abord. N'attachez pas d'importance à certaines polémiques, évitez-les plutôt. Je le répète, contentez-vous d'exister. Ayez une valeur dans le domaine de l'esprit. Poursuivez votre voie dans le travail et la persévérance et tout cela sera reconnu. Quelles que soient les luttes à soutenir, ceux qui vous attaqueront pourront disparaître mais vous continuerez d'exister, parce que c'est une chose qu'on ne saurait empêcher.

Jean-Charles Harvey, qui venait de publier *Les demi-civilisés* en avril, est de ceux qui pouvaient endosser la position de Maritain : « Ce conseil de Maritain est peut-être le seul qui convienne à notre jeunesse. Celle-ci a trop souvent le désir de paraître avant d'être. J'ai connu une foule de tout jeunes qui s'imaginent porteurs d'une mission providentielle dès leur sortie du collège [...]»¹⁰.

Maritain se déplace à Montréal et y fait six causeries et rencontres dont le thème général est celui des « problèmes spirituels et temporels d'une nouvelle chrétienté » qu'il venait d'aborder à Santander en Espagne et au congrès thomiste de Pozan en Pologne et qui sera le propos de son ouvrage-culte de 1936, *Humanisme intégral*, d'abord publié dans diverses revues françaises¹¹. Le lundi soir, 15 octobre, à la salle de la Bibliothèque Saint-Sulpice, il est présenté par le père Marc-Antonio Lamarche qui l'avait invité en 1922. Le dominicain introduit

9. Abbé M. ROY à Maritain, 2 octobre 1934, archives Maritain (Kolbsheim) ; *L'événement*, 8 au 13 octobre ; Jean-Louis Gagnon, « Un maître, pas un fossile », *Vivre*, I, 5, décembre 1934, p. 25-28 et la mise au point d'ADRIEN POULIOT, « De Maritain à l'abbé X, en passant par un laïque », *ibidem*, I, 6, janvier 1935, p. 18-19.

10. J.-C. HARVEY, « La métaphysique chrétienne de Jacques Maritain », *Le Canada*, 16 octobre 1934.

11. PHILIPPE CHENAUX, « *Humanisme intégral* » (1936) de Jacques Maritain, Paris, Cerf, 2006, p. 48-64.

d'abord le thomisme comme « la philosophie constamment progressive de l'humanité, et c'est pour cela qu'elle est traditionnelle ». Il dit se réjouir d'une forte présence du clergé qui gagnera « une conscience plus vive de ses responsabilités intellectuelles surtout à l'égard d'une jeunesse tiraillée en tout sens et pressée de choisir ».

Maritain traite de la tragédie de la pensée humaniste, des « éléments d'une philosophie de la culture qui fait entrevoir un nouvel âge chrétien qui ne sera pas précisément la réplique du Moyen Âge, mais saura assimiler les fruits des temps modernes en les dépassant ». Il pose le problème anthropologique et théologique de la définition de l'homme, de sa destinée et de son rapport à Dieu dans les termes de la relation entre la grâce et la liberté. Pour le penseur catholique, la théologie médiévale a dégagé une notion fondamentale, la personne, façonnée de naturel et de surnaturel, faite pour une fin surnaturelle qu'il définit comme un « univers de nature spirituelle doué de liberté de choix et constituant un tout indépendant en face du monde. Ni la nature, ni l'État ne peuvent mordre sur cet univers sans sa permission ». Le conférencier explicite sa théorie des âges. Le Moyen Âge était théologique et théocentrique et « c'est du point de vue de Dieu que toute chose y était regardée ». Ce faisant, le Moyen Âge tenait « l'homme détourné de soi-même pour le fixer sur Dieu » consacrant « l'absence de regard délibérément réflexive sur soi-même ». La Renaissance fait passer l'Homme-Dieu à l'Humanité en réhabilitant « la créature en tant que créature », en réclamant « pour l'individu une part de l'initiative première dans l'œuvre du salut ». Avec la prédestination, le protestantisme proposait une grâce sans liberté tandis que le rationalisme, synonyme de naturalisme, offrait une liberté sans grâce, un régime de séparation du naturel et du surnaturel mis en place par Descartes et Rousseau. Maritain conçoit que « le vice de l'anthropocentrisme a été d'être anthropocentrique et non pas d'être humaniste », d'avoir liquidé la composante surnaturelle de la personne au profit du seul naturel. Il résume ainsi son propos : « La Renaissance poussa le cri de la grandeur de l'homme ; la Réforme celui de sa détresse. Cette revendication est significative. La prise de conscience du mystère humain, la prise de conscience de soi – sciences, art, poésie –, la conquête de la nature créée, de la subjectivité, le fait pour la créature de chercher à se connaître : voilà un processus normal, une profonde nécessité historique ». Mais, pour Maritain, ce rêve rationaliste s'est effrité : avec le darwinisme qui a réduit l'homme à une longue évolution biologique sans discontinuité, avec Freud qui a saccagé l'idéal rationaliste et substitué à la conscience personnelle « un masque menteur », si bien « que ne sachant où revendiquer la souveraineté de l'être individuel on se tourna vers l'être collectif,

l'État, dit Hegel ». Nietzsche enfin proclama la mort de Dieu, « catastrophe de l'humanisme que représente actuellement l'athéisme russe contemporain »¹².

Le 16, en matinée, Maritain rencontre chez madame Thibaudeau, son hôtesse à Montréal, des jeunes de *La Relève* et des Jeune-Canada, comme il l'avait fait à Québec. Le journaliste de *La Patrie* du 17 rapporte : « Le grand philosophe catholique s'est entretenu avec eux des problèmes que suscite le nationalisme quand il est mené sur le même plan que le catholicisme. Ce qui importe surtout pour les jeunes, c'est de réaliser en eux-mêmes la plénitude de la vie spirituelle. Un peuple s'impose surtout par sa culture, par ses œuvres d'art ».

La veille, Maritain avait laissé ses auditeurs sur l'idée d'une nouvelle chrétienté placée devant un choix : la position athée pure ou la position chrétienne pure. Le 16 au soir, à l'auditorium de l'École du Plateau, il critique le communisme russe et son athéisme militant, nouvelle religion qui entend remplacer toutes les autres. À la suite du philosophe Nicolas Berdiaeff, autre référence de *La Relève*, il suggère que le communisme vient d'un des sens de la communion, d'origine chrétienne, mais que le communisme « tourne ses origines chrétiennes contre le christianisme ». Le monde chrétien y est pour quelque chose, qui a manqué à ses devoirs et qui a laissé les choses de la vie économique, sociale et politique à leur propre loi. Le marxisme est présenté comme l'exécution radicale de l'idéalisme ou du surnaturel, comme une doctrine où la causalité matérielle absorbe tout et où l'économie est « l'unique » causalité, le spirituel et l'idéologique devenant des épiphénomènes. Il résume ainsi son propos : « Le communisme a entrepris [...] de créer une humanité nouvelle, de changer l'homme afin de détruire Dieu dont il est l'image, de créer un homme dépersonnalisé, entièrement satisfait et épanoui d'être un organe de la collectivité ».

La « position chrétienne pure » propose « un humanisme théocentrique » où « l'homme est connu comme l'homme du péché et de l'incarnation, ayant pour centre Dieu, non lui-même ». « L'humanisme intégral » – l'expression est utilisée – fait place à la réflexivité, à la subjectivité : « Seule une conscience de soi évangéliste peut vaincre la tragédie de la conscience de soi naturaliste » et Maritain souhaite « un progrès dans la conscience que la créature a d'elle-même et tout à la fois du mystère de la Croix s'accomplissant en elle ». La nouvelle chrétienté sera « une véritable révolution sociale-temporelle de l'évangile » et le politique

12. J'utilise deux longs comptes rendus de la conférence : « Les problèmes spirituels et temporels d'une nouvelle chrétienté », *Le Devoir*, 16 octobre 1934 et REYNALD, « La tragédie de la pensée humaniste », *Le Canada*, 16 octobre 1934.

sera « un domaine non pas seulement technique, mais d'abord et essentiellement humain, c'est-à-dire moral »¹³.

Le 17, c'est sous les auspices de l'ACFAS et non plus de la Faculté de Philosophie que Maritain aborde la question du rôle de la science dans la synthèse du savoir, distinguant d'abord – et comme toujours – « savoir ferme et stable » (sagesse) et « savoir de détail » (science). Le panorama qu'il brosse le mène des sagesse hindoue, grecque et mosaïque à saint Augustin qui pose le choix entre la science comme fin intermédiaire et la sagesse comme fin absolue. Le Moyen Âge saura avec Thomas d'Aquin subordonner les sagesse et l'on retrouve ici l'à priori du philosophe catholique qui prétend savoir ordonner et subordonner à partir du principe d'une hiérarchie des fins acquise par la foi.

La démarche cartésienne de recherche d'autonomie de la philosophie à l'égard de la théologie mène à la négation de la possibilité de la théologie comme science, tout comme celle de Kant conduit à la négation de la métaphysique comme science. Dès lors, la science n'est plus une sagesse et le défi contemporain pour les catholiques consiste à réconcilier sagesse et science¹⁴.

Le 18, Maritain entretient ses auditeurs à l'auditorium de l'École du Plateau des rapports entre le chrétien et le monde en introduisant une nouvelle façon de voir et de nommer ce qu'on appelait jusqu'alors les relations entre l'Église et l'État. Le maintien du religieux dans le monde se fait selon une conception qui date du début du siècle – Brunetière l'avait énoncée – et que Maritain fait sienne : comme le développement « n'est pas seulement matériel mais aussi et surtout moral, il s'ensuit que l'élément religieux y joue un rôle principal ». En termes contemporains, ce qui est politique est moral donc religieux, et la formule sauvera la hiérarchie des fins et la possible perpétuation d'un ultramontanisme intellectuel chez les clercs qui voudront maintenir un certain cléricisme sinon une alliance entre le religieux et le politique. Le philosophe catholique tente de répondre par des *distinguo* à la question de savoir si la religion est constitutive de la civilisation ou de la culture : d'abord, « la vraie religion est essentiellement surnaturelle » au sens où l'Évangile dit de « rendre à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui est à Dieu ». Puis il départage Royaume de Dieu, Église et cité profane en dénonçant les projets de théocratie qui demandent « au monde lui-même et à la cité politique la réalisation effective du Royaume de Dieu » et qui oublient la parole

13. « Les problèmes spirituels et temporels d'une nouvelle chrétienté », *Le Devoir*, 17 octobre 1934 ; F. L., « L'exposé d'un nouvel humanisme », *Le Canada*, 17 octobre 1934.

14. « Le rôle de la science dans la synthèse du savoir », *Le Devoir*, 18 octobre 1934.

évangélique, « mon Royaume n'est pas de ce monde ». Le philosophe qui associe raison et Évangile reprend son idée d'une carence temporelle du monde chrétien qui a eu comme effet de « solidariser le christianisme avec la structure d'un monde de plus en plus corrompu ». Ce monde corrompu est celui du « bourgeois » né avec la civilisation industrielle et le capitalisme à propos duquel Maritain affirme que « le mécanisme idéal de l'économie capitaliste n'est pas essentiellement mauvais pris en soi », mais « qu'un désordre radical est caché là » qui encourage le culte de l'enrichissement et où « le pauvre n'existe que comme outil, non comme personne ». Le riche de son côté n'existe « que comme consommateur et non comme personne ». La transformation chrétienne de l'ordre temporel sera « en fonction de l'héroïsme chrétien », sera œuvre de sanctification du profane, œuvre de sainteté¹⁵.

C'est au Ritz-Carleton, le 19 octobre, devant les auditeurs de l'Alliance française, que Maritain évoque Léon Bloy, le « Pèlerin de l'absolu » qui lui est particulièrement cher. Maritain fait de ce converti la figure de la « discordance entre le catholicisme et le monde chrétien », monde parfois « bourgeois » livré au culte de l'argent. Le « mendiant ingrat », farouche d'indépendance, que fut Bloy n'écrivait pas « pour les justes mais pour les pécheurs et les révoltés. Il apparaissait comme le contraire des autres hommes : au lieu d'un sépulcre blanchi, c'était une cathédrale calcinée, noircie, le blanc était au dedans ». Maritain qui a appris de Bloy les « moyens pauvres » rappelle que celui-ci « est un pauvre qui ne garde pas silence ». Le mendiant ingrat « devait donner une voix à la multitude des pauvres et des oubliés »¹⁶.

La première conférence que Maritain fait le samedi matin, 20 octobre, sur l'idéal historique d'une nouvelle chrétienté est la plus dense et la plus décisive pour le milieu qui la reçoit. Le philosophe y explicite la conception thomiste de la société politique, associant le vocabulaire scolastique au lexique contemporain de l'ordre temporel, à la fois communautaire et personnaliste. Maritain comprend qu'il faut arrimer ces deux dimensions et il le fait en référant à deux textes de Thomas d'Aquin, « le premier portant contre l'individualisme et contre un certain personnalisme outrancier à la mode aujourd'hui dans certains cercles de jeunes philosophes, l'autre portant contre toute conception totalitaire de l'État ». La

15. « Les problèmes spirituels et temporels d'une nouvelle chrétienté », *Le Devoir*, 19 octobre 1934 ; F. L., « Le chrétien et le monde », *Le Canada*, 19 octobre 1934.

16. « Léon Bloy, le 'mendiant ingrat', a donné une voix à la multitude des pauvres et des oubliés », *Le Devoir*, 20 octobre 1934 ; « M. Maritain à l'Alliance française », *Le Canada*, 20 octobre 1934.

difficulté lui semble résolue par la position thomiste selon laquelle « l'homme n'est pas seulement personne, c'est-à-dire subsistant spirituellement, il est aussi individu, fragment d'une espèce. Et c'est pourquoi il est membre de la société à titre de partie de celle-ci ». Mais le penseur médiéval rappelle aussi que l'homme « a, en lui, une vie et des biens qui dépassent l'ordination à la société » précisément parce qu'il est une personne. Maritain résume le propos : « Le foyer de sa vie de personne l'attire au-dessus de la cité temporelle ».

C'est la philosophie thomiste de l'analogie – les principes ne varient pas mais trouvent des applications diverses – qui permet à Maritain de faire voir ce que l'idéal historique d'une nouvelle chrétienté peut trouver de pertinent dans la chrétienté médiévale à laquelle on ne peut clairement pas revenir. Maritain explique comment les deux dominantes de la civilisation médiévale – la force au service de Dieu personnifiée par le Saint-Empire et l'unité religieuse de l'époque – ne peuvent plus prévaloir, le Saint-Empire s'étant mué en abus « de l'appareil institutionnel de l'État pour le bien spirituel et l'unité spirituelle du corps social lui-même ». C'était l'époque où « il y avait alors une chrétienté, une communauté temporelle chrétienne, où les querelles nationales étaient des querelles de famille et ne brisaient pas l'unité de la culture. Il y avait une Europe chrétienne ». Que comprenaient les auditeurs, informés de la querelle canadienne sur la défense réciproque de la foi et de la langue ?

Analogiquement, une nouvelle chrétienté « comporterait une conception profane chrétienne et non pas sacrale chrétienne du temps » ; elle serait « un *humanisme intégral* ou théocentrique désormais dégagé pour lui-même ». Ce serait « une affirmation de l'autonomie du temporel à titre de *fin intermédiaire* » ; le temporel ne serait plus toujours et déjà instrumentalisé au profit du spirituel : le monde ici-bas aurait une valeur indispensable, mais toujours reportée à une fin spirituelle ou religieuse. Maritain aborde ensuite une question complexe, celle de « l'exterritorialité de la personne à l'égard des moyens temporels et politiques ». Cette notion s'oppose à celle, médiévale, de la force au service de l'Église, et renvoie à la notion moderne de liberté dans une civilisation chrétienne. Quelle est-elle cette liberté à la jonction de la personne, de l'individu et du politique : « Non pas, selon la conception libérale, de la simple liberté de choix de l'individu (ce n'est là que le commencement ou la racine de la liberté) ; et non pas, selon la conception impérialiste ou dictatoriale, de la liberté de grandeur et de puissance de l'État ; mais bien, avant tout, de la liberté d'autonomie des personnes, qui se confond avec leur perfection spirituelle ». Il est logique que dans une telle perspective le mode de collaboration entre l'État et l'Église se fasse non plus sur le mode de la réglementation politique mais sur celui « de l'influence morale ».

Si la conception de l'ordre économique chez Maritain paraît assez claire – un corporatisme formulé comme une « association entre *collaborateurs* d'une même œuvre » –, sa conception de l'ordre politique et de la démocratie est d'une singulière complexité : « Dans l'ordre politique (quelle que soit la forme du régime, c'est là une toute autre question), les organes gouvernementaux sont alors regardés par le chrétien comme ayant en Dieu, ainsi que tout pouvoir légitime, la source de leur autorité, sans toutefois revêtir pour cela, même participativement, de caractère sacré ». Quant à la démocratie, il faut au philosophe catholique trouver une diagonale entre les graves préjugés suscités contre la démocratie par la société de masse et par la collusion entre la démocratie parlementaire et le capital ; il pense « à un sens plutôt effectif ou moral de ce mot, se référant à la dignité de la personne dont la multitude a pris conscience en elle-même, non pas sans doute comme la possédant ou la méritant, hélas, mais du moins comme y étant appelé ».

L'œuvre commune d'une nouvelle chrétienté « n'apparaîtrait plus comme une œuvre divine à réaliser sur terre par l'homme, mais plutôt comme une œuvre humaine à réaliser sur terre par le passage de quelque chose de divin, qui est l'amour, dans les moyens humains et dans le travail humain lui-même ». Cet humanisme intégral serait « une primauté vitale de la qualité sur la quantité, du travail sur l'argent, de l'humain sur la technique, de la justice et de l'amour sur les fatalités passionnelles, de la sagesse sur la science et de l'Évangile sur le monde ».

Un passage de la fin de la conférence aide peut-être à mieux comprendre ce que Maritain disait aux jeunes qu'il avait rencontrés quatre jours plus tôt en les invitant à se contenter d'exister. Il affirme : « Et cela suppose à vrai dire une sorte de 'renversement copernicien' dans la conception de l'activité politique : ne pas se contenter d'agir dans cet ordre selon le style du monde pour obtenir du monde des mécanismes extérieurement et apparemment chrétiens, mais commencer par soi-même, commencer par penser, vivre, agir soi-même politiquement selon le style chrétien, pour porter au monde une vie intrinsèquement chrétienne »¹⁷.

À 13 heures, ce même 19 octobre 1934, l'auteur de *La philosophie bergsonnienne* (1913) fait une dernière causerie sur Bergson et saint Thomas au Cercle universitaire et y relate l'expérience que fit une certaine jeunesse d'une « délivrance

17. « L'idéal historique d'une nouvelle chrétienté » et « Ce que sera une nouvelle société chrétienne », *Le Devoir*, 23 et 24 octobre 1934 ; *Le Devoir* avait résumé la conférence dans son édition du 22 ; « La chrétienté doit être tolérante », *Le Canada*, 23 octobre 1934.

du matérialisme et du mécanisme » ambiants et d'un apprentissage de la recherche d'une vérité absolue. Cette préparation involontaire à la renaissance thomiste est aussi perceptible dans l'orientation que prirent les derniers travaux de Bergson sur la religion consignés dans *Les deux sources de la morale et de la religion*. Maritain critique le nominalisme de Bergson, sa critique de la raison et sa méconnaissance de la valeur de celle-ci, critique qui conduit Bergson à l'affirmation d'une impossibilité « de connaître par la raison l'existence de Dieu, de la démontrer ». Il réfère brièvement à la renaissance thomiste en France et, se rappelant peut-être son passage à Québec, conclut sa dernière conférence ainsi : « Le danger de la scolastique, c'est comme son nom l'implique, la méthode scolaire. Il faut de la pédagogie, mais la philosophie d'Aristote et de saint Thomas a besoin de se renouveler au contact de la réalité, d'être une philosophie qui observe et qui vive. »

C'est, dans ses propos de remerciements, le message que retient le père Raymond-Marie Voyer, dominicain, qui semble avoir fréquenté Maritain à Paris et à Meudon : « Mais je crains plutôt que, pour nous, qui n'avons eu à traverser ni Descartes ni Kant, ni Bergson [...], ce soit plutôt au thomisme que nous assignons cette place d'honneur au milieu des vénérables choses jalousement conservées certes, souvent regardées et même de temps à autre rafraîchies, mais fixées tout de même, sans vie ». Il déplore cette « indolence intellectuelle » dont, dit-il, « nous ne doutions peut-être pas qu'elle fût un mal moderne, tant c'est un défaut qui a vieilli chez nous ». Il termine son appréciation du passage de Maritain à Montréal en affirmant : « *La pensée est, doit être une vie, voilà ce que nous laissera votre souvenir* »¹⁸.

Le père Voyer avait déjà souligné l'engouement des jeunes laïcs, femmes et hommes, pour les conférences de Maritain, leur entêtement à vouloir comprendre leur paradoxal présent :

Ce qu'ils s'étaient habitués à regarder comme de vaines querelles sur l'être de Dieu et de l'homme, sur le mystère de notre liberté, sur l'ordre des causes et des fins, sur la valeur de nos connaissances, tout cela s'animait soudain, laissait transparaître des influences latentes et impérieuses à travers les angoisses et les espoirs de nos situations sociales bien actuelles et bien concrètes.

Fidèle à la tradition dominicaine canadienne-française d'ouverture, le père Voyer mettait le doigt sur l'essentiel en se demandant si les auditeurs des conférences

18. « M. Maritain, Bergson et saint Thomas », *Le Devoir*, 22 octobre 1934 ; « M. Maritain, hôte du Cercle universitaire », *Le Canada*, 22 octobre 1934 ; père Voyer, « Remerciements à M. Jacques Maritain », *Revue dominicaine*, IV, 4, décembre 1934, p. 380-384.

« ne reconnaissaient pas qu'il peut y avoir, pour les Français de France comme pour ceux du Canada, différentes façons d'être catholique, et s'ils ne devaient pas admettre que celle de l'orateur était sans contredit la meilleure »¹⁹.

Plutôt de que résumer les conférences, l'équipe de *La Relève* préfère se donner « une intelligence active » de ce qu'elle a entendu. L'effort aboutit à deux observations principales. La première relative à une préoccupation qui s'installe dans les années 1930 : le sens du retour sur soi-même. L'équipe voit dans le rationalisme cartésien l'origine de l'autonomie de l'homme, avec pour effet que « la créature cherche sa réhabilitation par le repli sur elle-même ». Mais cette « prise de conscience de soi incomplète et naturaliste » est d'abord minée par Darwin et Freud, et la conscience rationnelle dissoute, sans objet, est « transportée sur la collectivité ». Pour Maritain et la rédaction de la revue, le chrétien cherche sa réhabilitation en Dieu plus qu'en lui-même et « la conscience de soi évangélique viendra ainsi compléter la conscience de soi naturaliste ». Cette conception marquera la nouvelle exploration de la subjectivité des jeunes catholiques du temps de la Crise. La seconde réflexion offre une mise en mots qui permet une saisie du sens de deux termes récurrents : « Toute chrétienté a trois constantes. Elle est communautaire, c'est-à-dire qu'elle a pour fin propre et spécifique le bien ordonné au bien intemporel de la personne. Elle est encore personnaliste, ou en d'autres mots, elle sert les fins supranaturelles de l'homme. Elle est enfin pérégrinale, tenant compte de la situation transitoire de l'homme »²⁰.

Maritain fait aussi un rapide bilan de son passage. Il écrit à Jacques de Monléon, chargé d'enseignement à la Faculté de Philosophie de l'Université Laval : « quelle joie ça été pour moi de vous voir un bout de temps et de travailler ensemble à [abstraire] la quiddité canadensis ». Effectuant un retour sur ses huit cause-ries en six jours, il ajoute : « Mais je me console en pensant aux mystères de la causalité instrumentale. Et je tâche d'aimer de tout mon cœur ce pays et les intentions cachées de Dieu pour lui.²¹ » À Mounier, il confie : « Cette fois, j'ai touché l'obscurantisme du doigt.²² »

19. RAYMOND-M. VOYER, « Maritain à Montréal », *Revue dominicaine*, IV, 3, novembre 1934, p. 193-200, citations p. 195 et 199 ; voir aussi l'abbé ARMAND PERRIER, « Les conférences de M. Jacques Maritain », *La Presse*, 20 octobre 1934 et RENÉ GIRARD, s.j., « L'œuvre de Maritain », *Le Devoir*, 20 octobre 1934.

20. La Relève, « les problèmes spirituels et temporels d'une nouvelle chrétienté », *La Relève*, première série, cinquième cahier, 30 octobre 1934, p. 118-122, 101.

21. J. MARITAIN à J. de Monléon, 19 octobre 1934, archives Maritain (Kolbsheim).

22. EMMANUEL MOUNIER, « Entretiens VIII », cité dans Jacques Petit (dir.), *Maritain-Mounier. Correspondance 1929-1939, op. cit.*, 116.

Maritain persiste et signe : il publie six textes dans *La Relève* dont trois avant 1939. À Paris, à Meudon ou à Montréal, il rencontre ses correspondants : Paul Beaulieu, André Laurendeau, Jean LeMoyne, Claude Hurtubise. Le jeune André Laurendeau, à Paris, obtient de lui un commentaire sur *La Relève* – « ...je vous dis ma grande estime pour le travail auquel se dévouent vos amis de *La Relève*. Cette revue occupe à mon avis une place nécessaire, et en combattant, dans un esprit de foi et de liberté, pour la primauté des valeurs spirituelles, je pense qu'elle rend un important service à la jeunesse canadienne et à la culture canadienne²³ ». Paul Beaulieu apprécie le geste : « Notre désir était d'insister particulièrement sur cette question d'ordre chrétien, dont vous êtes l'un des initiateurs, par une étude approfondie de votre *Humanisme intégral*. Malheureusement les événements nous enchaînent trop souvent à nos routines. Vous connaissez d'ailleurs bien cet état d'esprit qui existe dans notre province pour deviner nos difficultés ». Il lui demande quelques pages pour la revue – « Vous savez toute l'influence que vos articles exercent sur notre jeunesse désorientée : c'est ce qui me rend plus audacieux » – et un message de madame Maritain « pour ses sœurs canadiennes²⁴ ». « Mon désir est que Madame Maritain dise aux jeunes femmes de notre pays le grand rôle que les chrétiennes peuvent jouer dans une nouvelle chrétienté et dans ce travail de révision des valeurs ; également elle pourrait préciser la position de la femme devant toutes ces revendications et devant cette prétendue émancipation de la femme telle que proclamée par les doctrinaires de gauche, et mettre en clarté la vraie émancipation que donne le catholicisme.²⁵ »

Beaulieu et Le Moyne contactent Maritain à Meudon ou à Paris. Hurtubise et Charbonneau vont l'interviewer à Toronto faute d'avoir le philosophe à Montréal²⁶. *La Relève* publie des études sur l'itinéraire de Maritain²⁷, rend compte de

23. « On juge 'La Relève' », *Le Devoir*, 24 octobre 1936.

24. P. BEAULIEU à J. Maritain, Meudon, 18 décembre 1936, archives Maritain (Kolbsheim) et *ECF, loc. cit.* p. 19-20 ; J. MARITAIN à P. Beaulieu, 4 janvier 1937, archives Maritain (Kolbsheim) et *ECF, loc.cit.* p. 21.

25. P. BEAULIEU à J. Maritain, Meudon, 25 février 1937, archives Maritain (Kolbsheim) et *ECF, loc.cit.* p. 22-23.

26. *ECF, loc. cit.* p. 60 ; P. BEAULIEU à J. Maritain, Toronto, juin 1936, *ibidem*, p. 18-19 et archives Maritain (Kolbsheim).

27. LOUIS DESPRÉ, « cette aventure divine : l'amitié », *La Relève*, deuxième série, septième cahier, mars 1936, p. 215-221 ; GILMARD [Gérard Petit c.s.c.], « Jacques Maritain », *La Relève*, troisième série, huitième cahier, juillet 1937, p. 200-208.

ses ouvrages²⁸ et lui consacre un numéro d'hommage dans *La Nouvelle Relève* en décembre 1942.

Mounier et *Esprit*

Lorsque paraît la revue *Esprit* en octobre 1932, Maritain et Mounier avaient déjà fait un bout de chemin ensemble. Maritain avait esquissé dans *Trois réformateurs* (1925) la distinction entre « individualisme et personnalité ». Mounier était depuis 1928 un habitué de l'hospitalité des Maritain à Meudon et Maritain avait accueilli le *Péguy* de Mounier dans la collection « Le roseau d'or » qu'il dirigeait chez Plon. Maritain avait signé des textes dans *Esprit* et ils avaient signé le manifeste « Pour le bien commun » en mai 1934 et « Pour la justice et la Paix » dans *Sept*. Sans attache au néo-thomisme et à l'esprit de système, Mounier partageait néanmoins l'idée que le modèle d'un nouvel ordre se trouvait dans le passé : il le voyait dans une « seconde Renaissance », dans une redécouverte de l'esprit du Moyen Âge.

Auguste Viatte, qui avait quitté sa Suisse natale et enseignait la littérature à l'Université Laval, avait ainsi présenté *Esprit* dans la revue de l'université : « ceux [des jeunes] que frappent davantage les incompatibilités entre le monde contemporain et l'Église, ceux qui croient à la nécessité d'une 'révolution' spirituelle, constituent le groupe d'*Esprit* ».

On le sait, Maritain avait communiqué à Mounier ses premières impressions sur le Canada français en 1934 en affirmant qu'il y avait touché du doigt l'obscurantisme, ce à quoi Mounier avait ajouté : « Tout le clergé a toutes les places, notamment l'enseignement. Il y a une immense et sourde révolte dans la jeunesse catholique : elle prend parfois des formes impures – revendications de places – excusables. Maritain donne dix ans, avant qu'il n'y ait une terrible crise religieuse au Canada. Il pense qu'*Esprit* peut faire beaucoup là-bas²⁹ ».

Au moment où, en mars 1935, *Esprit* inaugurait une « chronique des amis d'*Esprit* » – « Nos amis de *La Relève* [...] engagent une propagande pour nous

28. ROBERT CHARBONNEAU, « *Lettre sur l'indépendance* », *La Relève*, deuxième série, neuvième et dixième cahiers, mai-juin 1936, p. 262-263 ; Charbonneau décrit la position de l'écrivain catholique et laïc face à la gauche et esquisse la position nouvelle de l'intellectuel catholique en plaçant l'indépendance comme condition de l'action du catholique.

29. EMMANUEL MOUNIER, « Entretiens VIII », cité dans Jacques Petit (dir.), *Maritain-Mounier. Correspondance 1929-1939*, op. cit. p. 116.

diffuser au Canada. Qu'ils en soient remerciés » –, Robert Charbonneau en appelait dans *La Relève* à une révolution à fonder sur une conception de l'homme formulée par *Esprit* et à une révolution à faire « en dehors des partis³⁰ ». Cette question avait d'ailleurs amené Maritain et Mounier à des vues différentes sur les rapports de « l'esprit » et de l'action au moment où l'on songeait à créer une « Troisième force » qui allait entraîner le départ d'un collaborateur de Mounier, Georges Izard, et une rupture entre *Esprit* et *Ordre nouveau* d'Alexandre Marc. Mounier trouvait en 1932 que Maritain semblait « penser en ermite » et vouloir « créer une œuvre monastique ». Il avait dû lui préciser que la 'révolution' n'était pas pour lui, « la valeur première. [...] Nous sommes du parti de l'esprit avant d'être du parti de la révolution ». Ces différences qui gravitaient aussi autour de la crise de civilisation (Mounier) plutôt que de la chute de la chrétienté, qui modulaient la façon de concevoir la rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi et qui départageaient les deux amis sur la place à faire aux non-croyants dans *Esprit* n'étaient vraisemblablement pas évidentes aux contemporains et aux membres de *La Relève* au moment où Mounier y publiait le premier de trois textes³¹.

Mounier y présente le mouvement *Esprit* en montrant comment l'établissement de la primauté du spirituel passait par la critique du capitalisme qui a envahi la politique et les mœurs, par l'abolition de la condition prolétarienne et du monde de l'argent. La primauté du spirituel se jouait en introduisant la personne humaine comme valeur centrale, la personne incarnée contre l'abstrait. Les

30. STÉPHANIE ANGERS, « Le versant canadien-français de la génération 'non-conformiste' européenne des années trente », *Recherches sociographiques*, XLIII, 1, 2002, p. 144 ; R. CHARBONNEAU, « Jeunesse et révolution », *La Relève*, deuxième série, premier cahier, septembre 1935, p. 3-6.

31. Sur les différences et divergences entre Maritain et Mounier : Jacques Petit (dir.), *Maritain-Mounier. Correspondance 1929-1939, op. cit.*, 63-66, 92 à propos du sens de la 'révolution' et des rapports à la Troisième force ; GÉRARD LURLO, « Maritain et Mounier », dans Michel Bressolette et René Mougel (dir.), *Jacques Maritain face à la modernité* (colloque de Cerisy), Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1985, p. 245-269 ; *idem*, *Emmanuel Mounier. Le lieu de la personne*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 41-70 ; JEAN-LOUIS LOUBET DEL BAYLE, « Jacques Maritain et les non-conformistes des années 30 », *Cahiers Jacques Maritain*, 42, juin 2001, p. 2-18 ; JEAN-FRANÇOIS PETIT, *Théologie et philosophie dans la formation du personnalisme d'Emmanuel Mounier*, Paris, Le Cerf, 2006, chapitre VII : « L'approche thomiste » ; SYLVAIN GUÉNA ET ROBERT GENDREAU, « Mounier et Maritain », dans Guy Coq (dir.), *Emmanuel Mounier*, colloque de l'UNESCO, Paris, Parole et Silence, 2006, II, p. 31-70 ; sur la distinction entre individualisme et personnalité, J. MARITAIN, *Cœuvres complètes*, III, Fribourg/Paris, Éditions universitaires/Éditions Saint-Paul, 1984, p. 451-453.

groupes sociaux se mettaient ainsi au service de la personne, mode d'opposition tant à l'individualisme libéral qu'au totalitarisme et au marxisme dont les chrétiens ont à tirer des enseignements à propos de la conviction et du militantisme. *Esprit* c'est aussi une critique de « l'éloquence dévote, frénétique et dangereuse des nationalismes ». Mounier réitère enfin sa politique de la main tendue : « Amis canadiens, notre main est ouverte³² ». Il communique d'ailleurs à André Laurendeau qui l'a rencontré à Paris pour un article à paraître dans *L'Action nationale* en janvier 1937 ce qu'il pense de *La Relève* qu'il lit depuis le premier numéro :

Quand j'écrivais ces quelques pages qu'elle accueillit dans son cahier d'avril, ce n'était pas je ne sais quel enseignement que j'avais le sentiment d'apporter à ses lecteurs, non : je conversais avec des amis, avec des semblables. Un peu plus tôt, un peu plus tard, jeunes chrétiens, ce sont les mêmes problèmes, les mêmes révoltes, les mêmes volontés qui se sont imposées à nous en pleine crise du monde moderne. Peut-être certains jours nos amis canadiens trouveront-ils leur revue un peu menue, un peu fragile, avec ses vingt pages mensuelles, en pleine catastrophe historique. Qu'ils se rassurent : un réseau de volontés et de vocations est en correspondance souterraine avec leurs volontés et leur vocation. Qu'ils ne lâchent pas pied. Ils tiennent le bon bout de l'histoire, celui où il n'est jamais de défaite³³.

Inspiré par Péguy, le second texte de Mounier à paraître dans *La Relève* invite le chrétien à « un devoir général d'initiative » qui soit autre chose que « trop 'défendre', 'conserver' ». Dans l'esprit d'*Humanisme intégral* de Maritain, Mounier formule ainsi sa conception de l'action temporelle des catholiques, de l'intellectuel catholique : « Il faut d'abord nous désolidariser de toutes les compromissions quelles qu'elles soient, où nous catholiques avons fourvoyé malgré lui le nom de Dieu » ; « il nous faut trouver le sens de l'Incarnation, ressusciter en tous lieux le christianisme avec tout ce qu'il comporte d'engagé dans l'humain, d'universel, de catholique ». De façon à « ne pas confondre le sens catholique avec le fétichisme des mots », il fait sienne la distinction de Maritain – « en tant que catholique et en catholique » pour se situer à l'égard du corporatisme annexé par Dolfuss, Robles et Salazar³⁴.

32. E. MOUNIER, « Le mouvement 'Esprit' », *La Relève*, deuxième série, huitième cahier, avril 1936, p. 227-233.

33. A. LAURENDEAU, « On juge la 'Relève' », *Le Devoir*, 24 octobre 1936.

34. E. MOUNIER, « l'action temporelle des catholiques », *La Relève*, quatrième série, cinquième cahier, mai 1938, p. 125-141 ; il s'agit d'une entrevue avec Dominique Auvergne paru dans le collectif *Regards catholiques sur le monde*. Un troisième texte de Mounier paraîtra dans *La Relève* en décembre 1940 sous le titre « causes profondes des malheurs de la France ».

Une relève sur la route : le père Paul Doncoeur

À la différence de Mounier qui n'aura pas la chance de venir au Québec avant sa mort prématurée en mars 1950, le jésuite Paul Doncoeur, comme Maritain, viendra et reviendra à Montréal. Il y vient une première fois en 1930 et laisse, l'année suivante, un témoignage de son passage dans *Études*, la revue des Jésuites de France.

Il revient en 1934 pour prêcher le Carême à l'église Notre-Dame de Montréal, dans la grande tradition des prédicateurs européens invités. L'animateur des Cadets de France, forme de scoutisme catholique d'avant-garde, est donc sur place lorsque paraît le premier numéro de *La Relève* en mars 1934. C'est Paul Beaulieu, l'un des fondateurs de la revue, qui est déjà allé marcher sur les routes de France avec le père, qui le présente, sur fond de contraste avec le milieu traditionnel canadien-français : « C'est que plus de cent ans de vie retournée sur soi, après la conquête anglaise, avaient habitué une génération à ignorer les autres, à ne vivre que pour la paroisse ». Il salue le prédicateur d'un type nouveau qui a « une profonde connaissance de son temps », qui « ne boude pas son époque » et qui entend contribuer à « rétablir l'ordre chrétien en France » en se mettant en route avec les « cadets »³⁵.

la relève	
deuxième cahier	première série
directeurs: Robert Charbonneau Paul Beaulieu	
*	
sommaire	
—	
positions.....	LA DIRECTION 2
la jeunesse chrétienne dans la	
crise mondiale	PAUL DONCOEUR, S.J. 5
le théâtre nouveau.....	ROBERT CHARBONNEAU 15
émily brontë.....	MADELEINE RIOPEL 19
profils d'épopée.....	ROGER DUHAMEL 22
compassion pour une jeunesse	
catholique.....	CLAUDE HURTUBISE 27
□—□	
Toute demande d'abonnement, toute lettre d'information au sujet de la publicité doivent être adressées à la Direction.	
L'abonnement de UN DOLLAR est payable par mandat ou par chèque aux bureaux de la Direction, situés 36 avenue Roskilde. Tel: ATLantic 0973	

Sommaire de l'un des tout premiers numéros de *La Relève*, en 1934, auquel a collaboré le père Paul Doncoeur s.j. (Bibliothèque de l'Assemblée nationale)

35. P. BEAULIEU, « Prédicateur de jeunesse : le père Paul Doncoeur », *La Relève*, première série, premier cahier, p. mars 1934) ; 4-9 ; voir aussi l' « Entrevue avec le R.P. Paul Doncoeur » de ROBERT RUMILLY, *Le Petit journal*, 1^{er} avril 1934.

Homme d'action, l'ancien aumônier militaire de la Première Guerre, est partout. Il rencontre les directeurs de la nouvelle *Action nationale* le 31 mars. Au dire du jeune André Laurendeau, il y déplore l'éducation formelle du milieu, « du psittacisme », un « enseignement de perroquets », du « bourrage de crânes » bon « à faire des hypocrites », qui tue la personnalité et la spontanéité, surtout chez les femmes. Selon le père, si le catholicisme est ici si formel, c'est qu'il se nourrit de formules toutes faites, de mimétisme ; selon lui, « l'attaque a manqué » aux Canadiens français qui sont « des hommes sans humanité ». Le dimanche, le lundi et le mardi de Pâques, des jeunes le rencontrent chez Paul Beaulieu et au Cercle universitaire. L'homme ne laisse pas indifférent : Mauriac « s'attarde dans le péché », on trouve, dans ses romans, « trop de trouble, d'inquiétude » ; Veuillot manque de substance ; « l'art religieux est déplorable » à Montréal ; on ne veut pas de Maurras, trop journaliste, et L'Action française n'a pas de chance de succès, pas plus que la monarchie, pauvre en prétendants qui n'ont rien à offrir. Plutôt, il faut lire saint Thomas – ses traités sur la vertu – ; à ces jeunes catholiques, il dit falloir trouver « trois ou quatre raisons d'être Canadiens français » et qu'il faut les tirer d'eux-mêmes : « Allez votre chemin. Pas de polémiques ». Il leur conseille Péguy « parce qu'il est un vieux paysan de la Loire comme vous êtes de vieux paysans du Saint-Laurent » ; il est un peu provocateur : « Attachez-vous aux grands problèmes. Cette question de monnaie bilingue est petite ». À propos de la question « d'un État libre » : « Ce serait merveilleux. Mais est-ce possible ? L'Angleterre se laisserait-elle ainsi dépouiller... ? Ce serait une bonne chose même pour les minorités françaises des autres provinces. Nous revenons à Foch : C'est dans le Québec que vous gagnerez la bataille du français, et pour les Acadiens et pour les Manitobains³⁶ ».

La franchise de l'homme ne se dément pas. Dans *La Relève*, l'homme se dit « ému par le spectacle d'une fidélité étonnante au passé ». Il rappelle que la crise n'est pas que celle « du Nickel, de la Steel ou de la Bell », mais tout autant celle des valeurs spirituelles : propriété, droit, morale, religion. Il précise à la jeunesse que dans nombre de pays, l'État s'est emparé de la jeunesse, en Italie, en Russie, en Allemagne, il dit compter sur la Belgique, la France, le Canada français, mais avoué : « vous n'êtes pas prêts », vous êtes « une armée qui ne se bat plus », « vous avez une foi qui possède mais qui n'a pas connu les combats terribles du doute, de l'hostilité intérieure, des apostasies officielles, des persécutions doctrinales ». Il termine son texte avec ce rappel qui traverse la pensée de Maritain, de Mounier,

36. D'après les notes prises par A. LAURENDEAU, Centre de recherche Lionel-Groulx [CRLG], P40/C6, 12.

de Daniel-Rops : il faut « que vous osiez rompre avec des mœurs embourgeoisées³⁷ ».

Dès son retour à Paris, le père Doncoeur livre ses impressions de voyage à la revue les *Études*. Un nouveau séjour a tourné son regard « vers l'avenir qui s'annonce dans ce passé » et il est capable de voir « ce qui nous sépare et ce qui nous unit ». Comme André Siegfried, il est un des rares Français à percevoir le Canada français non pas comme une Nouvelle-France, mais comme une « Autre-France ». Il fait la différence : « Les 'Affaires' de France ne sont pas les 'Affaires' du Canada. Les intérêts matériels sont autres. Les jeux politiques sont différents. Si pénible que cela nous ait été, il faut nous mettre à ce point de vue pour comprendre comment, en 1914, le Canada n'a pas fait de *notre* guerre *sa* guerre. Il l'a fait d'autant moins qu'intervenait une sorte de violence, dédoublement désagréable puisque britannique. Ni politiquement, ni économiquement, le Canada ne désire dépendre de nous. Ayant atteint sa majorité, il jouit nationalement de la 'personnalité civile'. S'il lui arrivait de rompre les liens qui le rattachent à la couronne d'Angleterre, ce ne serait que pour jouir d'une autonomie absolue ». La chose est tout aussi vraie pour sa vie spirituelle, le Canada « ne souffrirait aucune tutelle qui ressemblât à une sorte de colonisation ». Pour Doncoeur, « le Canada français, indifférent à la France puissance politique, hostile à la France laïque ou simplement libérale, désire renouer avec une France fidèle à son passé chrétien des relations spirituelles et culturelles pleines de confiance³⁸. »

C'est donc un homme bien informé et aux idées claires qui donne son avis sur *La Relève* à Laurendeau, qui avait fait du jésuite son mentor dès son arrivée à Paris en septembre 1935 :

Les jeunes Canadiens qui ont voulu *La Relève* sentent une charge peser sur eux. À mon avis, il faut qu'ils soient bien plus intrépides qu'ils n'ont été. Ils ont déjà marqué nettement au milieu de leur génération. Ils l'ont obligée à penser son christianisme [...] Mais *La Relève*, ce n'est pas des jeunes astres littéraires en quête d'un public. C'est de jeunes ouvriers ou de jeunes soldats entrant dans le jeu de l'action. Il n'y a pas de place ici au dilettantisme, mais au recueillement ; ni à la fantaisie, mais à la décision³⁹.

37. PAUL DONCOEUR, « la jeunesse chrétienne dans la crise mondiale », *La Relève*, première série, deuxième cahier, avril 1934, p. 6-14 ; texte repris dans *Le Canada*, 3 avril 1934 ; *La Relève* de mai 1934 publiera un autre texte du jésuite.

38. P. DONCOEUR, « L'avenir français du Canada. Pour le IV^e centenaire de Jacques Cartier (1534) », *Études*, CCXX, 11, 5 août 1934, p. 289-307.

39. A. LAURENDEAU, « On juge 'La Relève' », *Le Devoir*, 24 octobre 1936.

Et puis Doncoeur est conscient, en ces temps de difficultés entre l'action catholique et l'action nationale, des enjeux de la JOC et des Jeune-Canada : « Je souhaite vivement que l'équipe de *La Relève* se resserre autour d'une volonté de servir son pays, plus pure et plus désintéressée ». Reprenant à sa façon un propos de Maritain, il poursuit : « Se conquérir soi-même est le premier devoir. Ensuite il suffit de rayonner. C'est l'opération contraire de celle-la qui rend stériles tant de partis politiques et tant de cénacles. La Relève se fait sur la route. C'est ainsi qu'ont établi le Canada les pionniers d'autrefois⁴⁰. »

Autres voix : Henri Daniel-Rops, *Ordre Nouveau* et Berdiaeff

Moins connu aujourd'hui, celui qui deviendra un essayiste passionné de l'histoire du catholicisme et de l'Église catholique aura d'abord été le plus prolifique des collaborateurs français de *La Relève* où il publie une dizaine de textes⁴¹. C'est à Daniel-Rops que le père Rodolphe Dubé – alias François Hertel – emprunte le titre d'un de ses essais, *Notre inquiétude* (1927) ; on cite dans *La Relève*, *Le monde sans âme* (1932) qui va dans le sens d'une critique du matérialisme, convergente avec celles de Maritain et de Mounier. C'est d'ailleurs de ce point de vue qu'il « juge » *La Relève* : « Je n'imaginai pas si loin de nous, de nos efforts une si intelligente, une si fraternelle action. Les jeunes Canadiens de ce groupe accomplissent une tâche d'animation spirituelle dont la nécessité est grande ; souhaitons qu'ils soient, dans leur génération, le levain qui fait lever le pain de l'esprit⁴² ». « La lettre de France » qu'il envoie à la revue témoigne encore chez les jeunes catholiques de la recherche d'une troisième voie : la gauche est déchirée parce que trop centrée sur la politique ; à droite, le comte de Paris s'est désolidarisé de l'Action française à cause du 'Politique d'abord' ; les catholiques sont ainsi les seuls en face des marxistes à pouvoir formuler une doctrine humaine, à prétention universelle, œcuménique : « Le catholicisme bien loin d'être l'ennemi des 'Droits de l'homme', en est le véritable défenseur, parce qu'il entend l'homme dans une acception infiniment plus large que ceux qui ne voient en lui qu'un citoyen ou qu'un producteur ». La personne humaine, « point d'incarnation dans la société

40. *Ibid.*

41. STÉPHANIE ANGERS ET GÉRARD FABRE, *Échanges intellectuels entre la France et le Québec (1930-2000). Les réseaux de la revue « Esprit » avec « La Relève », Parti pris » et « Possibles », Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2004, p. 30.*

42. À titre d'exemple, ROBERT ÉLIE, « le sens poétique », *La Relève*, première série, huitième cahier, mars 1935, p. 205-207 ; A. LAURENDEAU, « On juge 'La Relève' », *Le Devoir*, 24 octobre 1936.

où nous vivons », est la solution contre le communisme, contre le nationalisme et contre l'impersonnalité démocratique du grand nombre : « Cette affirmation de la personne humaine en face des monstres de l'État, de la Race, de la Masse, c'est elle que tant de peuples attendent de la France⁴³. »

C'est la référence à la « révolution » qui le rapproche d'*Ordre Nouveau* d'Alexandre Marc et qui rapproche un jeune intellectuel, Guy Frégault, de *La Relève* et de *L'Action nationale*. C'est dans sa réponse à une enquête lancée en juin 1936 par *La Relève*, en préparation d'un manifeste sur la jeunesse, l'ordre nouveau, la politique, le nationalisme et l'autonomisme que Frégault, on le verra, se fait aussi critique et caustique que les gens de *Vivre* et de *La Nation*. L'ordre nouveau, personnaliste que celui-ci souhaite voir s'établir, ne se fera ni par la fondation d'un nouveau parti – « les parlements sont pourris » – ni par la Laurentie du *Notre nationalisme* des Jeune-Canada et de Laurendeau – « Je ne crois pas à la réalité historique de la *nation* canadienne-française [...] nous faisons partie de la nation française » et « le séparatisme » n'est « [qu'] une diversion, une *distraction* » – . L'ordre nouveau qu'il conçoit « a une portée universelle⁴⁴ ».

Cité et mentionné au fil des ans, le philosophe russe Nicolas Berdiaeff est alors connu pour son ouvrage *Pour un nouveau Moyen Âge* traduit en français en 1924. En rendant compte de l'ouvrage qui, comme chez Maritain et Mounier, propose contre Auguste Comte une théorie des âges, la rédaction de *La Relève* fait voir comment la



Guy Frégault (1918-1977), historien et collaborateur à *La Relève*. (photo vers 1940, Studio La Photo nouvelle)

-
43. H. DANIEL-ROPS, « lettre de France », *La Relève*, quatrième série, quatrième cahier, avril 1938, p. 105 et 108.
44. G. FRÉGAULT, « deux réponses à notre enquête », *La Relève*, quatrième série, premier cahier, début 1938, p. 26-29 ; ROBERT CHARBONNEAU, « jeunesse et révolution », *La Relève*, deuxième série, premier cahier, septembre 1935, p. 3-6 ; sur la présence de *Ordre Nouveau* au Canada français, CHRISTIAN ROY, « Le personnalisme de l'Ordre Nouveau et le Québec,

Renaissance remplaça l'homme spirituel par l'homme naturel, sans Dieu. Le socialisme a depuis mis en valeur l'homme « économique » et l'homme démocratique qui, avec le triomphe de la masse, « ennemie de la personnalité et dévorée par la passion de l'égalité, passion de néant », aboutit à l'anarchisme. De son côté, le fascisme a substitué « l'idée de force » à celle de légitimité. Par sa critique du capitalisme, Berdiaeff fait place à une autre solution « médiévale », le corporatisme économique et social, mais non étatique : « la Bourse remplace l'Église comme source de vie. On devra donc retourner à la nature, à l'économie rurale, aux métiers. La concurrence cédera la place à la coopération ». Le corporatisme permettra encore une alternative à la démocratie parlementaire viciée par le capitalisme : « La politique est usée, son rôle est terminé [...]. Des groupements économiques professionnels remplaceront les groupes politiques. Le Nouveau Moyen Âge sera fatalement démotique, non pas démocratique ; le peuple prendra part à l'organisation sociale. Pour mettre en pratique ces principes, une monarchie n'est pas une utopie, pourvu que le formalisme juridique le cède au réalisme social, qu'aux castes se substituent les organes professionnels et culturels unis dans une structure hiérarchique »⁴⁵.

Positions fondamentales de *La Relève*

Au-delà de la référence à ces penseurs, *La Relève* énonce clairement ses positions sur la primauté du spirituel, sur la personne et sur le rapport du chrétien au monde, idées-force inspirées des penseurs catholiques contemporains.

Claude Hurtubise endosse la position de Maritain selon lequel « la crise est d'abord métaphysique » pour dénoncer le matérialisme et « la dictature de l'argent ». Il cite le manifeste « Pour la Justice et la Paix » publié dans *Sept* : « Toute hiérarchie est bouleversée, toute primauté du spirituel est abolie : le bien de la nation prime le bien commun de l'humanité, ses *besoins* actuels et matériels priment sa mission universelle ». La « révolution spirituelle » engage surtout l'homme et le chrétien : « Révolution spirituelle ne signifie pas fuite du temporel,

1930-1947. Son rôle dans la formation de Guy Frégault », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46, 3, hiver 1993, p. 463-484 ; « De *La Relève* à *Cité libre*, avatars du personnalisme au Québec », *Vice Versa*, 17, décembre 1986-janvier 1987, p. 14-16 ; *Alexandre Marc et la Jeune Europe (1904-1934). L'Ordre Nouveau et les origines du personnalisme*, Nice, Presses de l'Europe, 1996 et « Emmanuel Mounier et les origines du personnalisme' dans Guy Coq (dir.), *Emmanuel Mounier, op.cit.*, 19-49 ; JEAN LAMARRE, *Le devenir de la nation québécoise selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet (1944-1969)*, Sillery, Septentrion, 1993, p. 205-273.

45. « *La Relève*, "un nouveau moyen âge" », *La Relève*, première série, huitième cahier, 1935, p. 210-214.

de l'action, des responsabilités charnelles, mais bien au contraire, révolution où l'homme concret sera engagé et agira selon sa nature complète : charnel et spirituel, en respectant la primauté essentielle de l'esprit⁴⁶ ». Primauté du spirituel, homme ou humanisme intégral, esprit : même révolution. Robert Élie, lecteur de *Art et scolastique* (1920) de Maritain, voit pour sa part les ramifications artistiques et esthétiques d'une telle primauté du spirituel : « Il y a une opposition essentielle entre la cité chrétienne orientée vers la contemplation et la cité moderne 'orientée toute entière vers la pratique, production et consommation'⁴⁷ ».



Robert Élie (1915-1973), écrivain et essayiste. (Extrait de *Œuvres de Robert Élie*, Montréal, HMH, 1979.)

Robert Charbonneau éclaire une autre facette, une autre conséquence de la primauté du spirituel : l'intrication de la fécondité de l'argent et de l'esprit bourgeois ; pour lui, la mentalité de la jeunesse a été modifiée par la crise qui a induit un rapport nouveau entre la vie moderne et le capitalisme : « Ce régime, disait M. Jacques Maritain dans sa *Lettre sur le monde bourgeois*, est 'lié au principe contre nature de la fécondité de l'argent' ». Robert Élie condamne cette « vie publique qui n'est pas née de cette relation première de l'homme avec la vie, mais d'une relation tout autre de l'homme avec l'argent ». Il date même dans l'histoire du Canada français cette « rupture » qui s'est opérée avec le régime anglais qui consacrait la dissociation entre l'Église et l'État et où « l'Église voyait la société perdre son âme ». Le temporel devenait alors une « fin absolue » aux dépens de la « personne » : « il n'était plus de l'humain cet ordre venu d'un désir de spéculation », plutôt « ce sera l'heure de la rationalisation, ce dilettantisme de la vie⁴⁸ ».

46. C. HURTUBISE, « de la révolution spirituelle, préliminaires », *La Relève*, deuxième série, troisième cahier, novembre 1935, p. 78-83.

47. R. ÉLIE, « l'art dans la cité », *ibidem*, p. 84-88 ; les textes de R. Élie dans *La Relève* sont reproduits dans ses *Œuvres*.

48. R. CHARBONNEAU, « notes sur la jeunesse », *La Relève*, deuxième série, quatrième cahier, décembre 1935, p. 100 ; R. ÉLIE, « rupture », *ibidem*, sixième cahier, février 1936, p. 172-173, 175 ; du même, « de l'esprit bourgeois », *ibid.*, deuxième série, quatrième cahier, décembre 1935, p. 111-114.

Le propos, qui avait été celui d'Emmanuel Berle dans *Mort de la bourgeoisie* (1929), sera celui aussi de l'abbé Lionel Groulx dans *L'avenir de notre bourgeoisie* (1939) et de Maritain dans son troisième texte à paraître dans *La Relève* en juillet 1939, « L'Évangile et l'Empire païen ».

La référence à la personne est déjà associée par antithèse au matérialisme ; la personne est l'homme intégral non réductible à l'avoïr, à l'argent, au capitalisme. La primauté du spirituel d'un Maritain trouve dans le personnalisme de Mounier un achèvement nouveau : le personnalisme est, dira-t-on, la personnification de la primauté du spirituel. La rédaction de la revue le voit bien et y greffe la distinction maritainnienne entre intelligence et raison : « L'intelligence a besoin de certitudes qui dépassent la raison dans leur découverte, comme les mystères, dans leur élaboration, comme la métaphysique, les vérités premières⁴⁹. » En ce sens, « [l]a conquête de la personnalité, c'est la conquête de la liberté », l'émancipation de l'individu libéral vers l'homme intégral.

Et ce sera la tâche du chrétien que de s'engager dans le temporel, dans le monde comme l'avait expliqué Maritain dans ses conférences montréalaises d'octobre 1934 sur « l'idéal historique d'une nouvelle chrétienté » et comme le reprend à son compte le jeune G. Frégault, citant Péguy – si présent dans *La Relève* au fil des recensions et des mentions – : « Il faut encore travailler dans le temporel si l'on veut arracher l'avenir aux tyrannies temporelles⁵⁰ ».

Leur nationalisme

Dès le premier numéro en mars 1934, la revue se présente, on l'a vu, comme celle d'un « groupe national catholique indépendant ». En ces années de crise des rapports entre l'action catholique et l'action nationale, dans la foulée de la crise de l'ACJC, de l'affirmation des Jeune-Canada et du lancement de *L'Action nationale*, le qualificatif « indépendant » ne peut être qu'énigmatique. À vrai dire, la place prépondérante faite par la revue à la primauté du spirituel ne peut pas ne pas inclure une reconsidération du temporel, du politique, du nationalisme. *La Relève* ne se sauve pas dans le spirituel ; à tâtons, elle se dégage d'une certaine conception du nationalisme pour s'engager dans un nouveau type de relation à

49. La Direction, « positions. La notion de personne », *La Relève*, première série, septième cahier, janvier 1935, p. 153-156.

50. J. MARITAIN, « le rôle temporel du chrétien », *La Relève*, première série, cinquième cahier, octobre 1934, p. 93-97. ; G. FRÉGAULT, « deux réponses à notre enquête », *La Relève*, quatrième série, premier cahier, début 1938, p. 26

la nation. En cela, elle est on ne peut plus européenne comme le découvre alors le jeune Laurendeau en séjour d'études en France.

Dès septembre 1934, la revue, dans un texte de Jean Chapdelaine, salue « l'éveilleur national » qu'est l'abbé Groulx. L'esprit de la revue est toujours à la tentation du positionnement classique : « Le nationaliste voit l'impossibilité actuelle de fonder une nation canadienne, il se rabat sur l'unité d'une nation canadienne-française ». Selon le futur diplomate, la place du Québec n'est pas à Ottawa, n'est pas dans l'Ouest : « notre place, c'est Québec ». Et pour être fidèle à Groulx, il ajoute cette touche d'ambivalence en insistant sur « la valeur immense de cette union de deux grandes cultures⁵¹ ».

Déjà, la collaboration de Laurendeau à *La Relève* est un signe de la préoccupation constante des membres de la revue à l'égard de la question nationale. À peine arrivé à Paris, l'auteur de *Notre nationalisme*, ex-membre de l'ACJC et ex-rédacteur du *Semeur*, connaît le doute : « À force de défendre et d'aimer ma Nation, il se peut que j'arrive à la faire passer (pratiquement) avant Dieu ». Avec le doute, l'avertissement : « Nationalistes, prenons garde d'idolâtrer jamais la Nation. Ce n'est pas en elle-même ni pour elle-même que je l'aimerai, mais en Dieu et pour Dieu ». Laurendeau n'est du genre à fuir pour autant dans le spirituel : « Par ailleurs, la réalité surnaturelle n'anéantit point la réalité naturelle. Tentation de compter pour rien ce qui n'est pas spirituel⁵². »

Pour Claude Hurtubise, cheville-ouvrière de la revue, la primauté du spirituel entraîne une nécessaire critique du nationalisme : « Le politique a pris une telle prédominance dans les esprits qu'on en arrive à croire que toute vérité coïncide avec ce qui peut être immédiatement accompli par les gouvernements [...] ; l'optique est faussée parce qu'on ne se situe pas assez haut, parce qu'on se tient *uniquement* sur le plan national⁵³. »

Le deuxième texte de Maritain à paraître dans *La Relève* montre du doigt « la carence générale, et spécialement dans les têtes chrétiennes, d'une juste idée de la politique ». Rappelant son essentielle distinction entre « agir en chrétien » et « agir en tant que chrétien », il caractérise ainsi la nature de la politique : « L'idée d'une rénovation chrétienne de l'ordre temporel s'oppose ainsi à une conception

51. J. CHAPDELAIN, « l'abbé Groulx », *La Relève*, première série, quatrième cahier, septembre 1934, p. 80-81.

52. A. LAURENDEAU, « préliminaires à l'action nationale », *La Relève*, deuxième série, deuxième cahier, octobre 1935, p. 35-36.

53. C. HURTUBISE, « de la révolution spirituelle, préliminaires », *La Relève*, deuxième série, troisième cahier, novembre 1935, p. 82.

politicien qui est proprement la corruption de la politique elle-même ». Pour lui, « le domaine politique est un domaine non seulement technique, mais d'abord et essentiellement humain, c'est-à-dire moral⁵⁴ ». Paul Beaulieu prend la peine d'écrire à Maritain pour lui dire la pertinence d'une telle conception pour le Canada français : « Nous avons publié votre article qui possède surtout pour notre province une grande actualité⁵⁵. »

L'importance de la question du nationalisme est telle que *La Relève* lance une enquête (qui ne semble pas avoir eu grand succès) et publie un « Manifeste pour la patrie » étayé de références à Maritain, Mounier, Daniel-Rops, Joseph Folliet. Si le lexique donne l'impression de ne pas fondamentalement changer – « ce simple concept charnel de patrie » –, des distances sont d'abord prises : « Le sentiment obscur qui nous faisait rejeter certaines pages de *Notre nationalisme* par défiance du lyrisme, nous place à l'égard de la création entreprise, dans un véritable état d'infériorité ». Le nouveau positionnement à l'égard de la nation et de la nationalité est fonction de trois variables : la hiérarchisation des valeurs, la distinction entre État et Nation et l'importance nouvelle accordée à la création et aux œuvres.

La primauté du spirituel devient à nouveau le premier considérant : la piété est pour les signataires le premier devoir envers la patrie : « Après quelques années d'études, les méditations de ces derniers mois ont abouti à un rejet presque total de tout ce que nous tenions pour vrai jusqu'ici » ; c'est que pour eux, « le vrai sens de la liberté [...] paraît plus élevé que l'indépendance économique, et aussi, au-dessus de l'autonomie des nations ». Si bien que les tentatives laurentiennes leur paraissent suspectes : « Une doctrine qui dit : 'Soyons les maîtres de l'économie et du politique dans le Québec, [...] est une doctrine de négation du spirituel qui risque de précipiter notre peuple dans le matérialisme ». Le patriotisme acceptable « ne peut être considéré en dehors de la personne, ne prend son vrai sens et sa vraie valeur que subordonné à un ordre chrétien ».

Pour les signataires, « la fusion des termes État et Nation n'est pas une exigence en soi » parce que porteuse des valeurs de la personne « la nation est essentiellement [...] un centre de culture ». C'est « cette zone tout à fait libre qui sépare patrie et État » et « l'État n'aura jamais de droits que ceux qui découlent de son adaptation aux besoins de la personne et de la culture ». *La Relève* réitère l'idée d'une hiérarchie qu'elle a toujours défendue, celle de la « prééminence de

54. J. MARITAIN, « nature de la politique », *La Relève*, deuxième série, cinquième cahier, janvier 1936, p. 131-132, 134.

55. P. BEAULIEU à J. Maritain, juin 1936, archives Maritain (Kolbsheim) et *ECF*, loc. cit., p. 18-19.

l'éternel sur le temporel », distinction qui l'amène à placer les œuvres « inactuelles » – la culture et l'ascèse – devant les « œuvres » actuelles – l'économique et le politique –.

Empruntant à une conception de la création artistique et intellectuelle formulée par Maritain, Berdiaeff et Daniel-Rops et dont les propos de Saint-Denys Garneau à Laurendeau fournissent les signes d'une présence, les rédacteurs de la revue mise sur la voie culturelle et « l'importance des œuvres pour établir et étudier la nation. [...] De plus l'œuvre faite, vivante, est une épuration de toutes les richesses de l'homme. C'est donc une épuration de cette culture et une force ajoutée à son obscur pouvoir sur les générations. Il la dégage de l'individuel pour l'éclairer et la mesure à cette place ouverte à toutes les voies de l'homme ».

Les signataires du manifeste disent à leur façon comment le Canada français n'est pas prêt pour la Laurentie : « Notre patrie est trop particulière, draine trop d'influences pour que nous voulions nous refuser à l'évidence que nous sommes en voie de devenir une nation ». Ils se disent convaincus de n'être pas « arrivés à cet âge mur, justement parce que nos traditions ne sont pas encore traduites en des œuvres profondes et profondément caractéristiques ». Le défi leur paraît être « d'adapter la culture française à un homme différent⁵⁶. »

Des hommes à l'Homme

Dès le premier numéro de *La Relève*, les rédacteurs affirment que pour eux catholique signifie universel, œcuménique. Si l'idée n'est pas en soi nouvelle dans les milieux théologiques, son affirmation déclaratoire et l'argumentation de sa primauté a quelque chose d'inédit pour le milieu catholique et intellectuel du Canada français. Se formule ici simultanément à l'initiative semblable d'un André Laurendeau ou d'un Saint-Denys Garneau le projet d'un arrimage entre national et international, entre singulier et universel, entre homme et humanité. Chaque rédacteur sent à sa façon le défi d'une telle orientation. Le romancier Robert Charbonneau développe une vision du roman qui va en ce sens : « Le romancier a une autre fin que de façonner des êtres dans la glaise de son imagination, c'est d'éclairer les hommes sur l'homme⁵⁷. » À d'autres moments, la rédaction, inspirée par Berdiaeff, explique les circonstances d'une vision nouvelle du nationalisme :

56. R. CHARBONNEAU, R. ÉLIE, P. BEAULIEU, C. HURTUBISE, « préliminaire à un manifeste pour la patrie », *La Relève*, troisième série, premier cahier, septembre-octobre 1936, p. 6-31.

57. R. CHARBONNEAU, « François Mauriac », *La Relève*, première série, quatrième cahier, septembre 1934, p. 65.

c'est depuis la Grande Guerre que la chrétienté moderne « a perdu son unité cosmique », que « l'organisation de chaque peuple devient fonction du monde entier » et que la civilisation cesse d'être européenne pour devenir mondiale ». Pour contrer le fait que « l'impérialisme et le socialisme s'essaient sur le plan international dans un universalisme obligatoire », il faut compter que « l'esprit universaliste libre se manifesterà chez les peuples chrétiens⁵⁸ ».

Charbonneau revient sur les effets de la Crise sur la conception de l'homme : « Les grands problèmes de la crise économique, de la paix et de la démocratie débordent le cadre des nationalités ; ils ne peuvent se poser à un peuple sans se poser au même moment au reste de l'humanité. C'est que les liens qui existent entre les nations rendent tout individualisme stérile. [...] Cette connexion a fait naître chez les jeunes le désir d'une solidarité supranationale, essentiellement différente de l'internationalisme communiste [...] mais qui correspond à un identique désir de communion. [...] Les jocosites du Canada et ceux d'Europe réalisent, m'a-t-on dit, cette solidarité supranationale⁵⁹. » À sa façon, il propose un arrimage du national et de l'international, du particulier et d'un certain universel : « Nous ne nions pas que le Canadien quand il sera devenu catholique [œcuménique] puisse rendre témoignage du Christ en Amérique » ; sa mission est de favoriser « l'épanouissement d'un certain type caractéristique de l'homme⁶⁰ ».

Dans son « préliminaire à un manifeste pour la patrie », la rédaction de *La Relève* avait fait la distinction entre les œuvres actuelles – le politique et l'économique – et inactuelles et avait précisé qu'à la manière de l'intelligence différenciée de la seule raison, la fin de la culture inactuelle était « l'universel ». Promoteurs d'une conception culturelle de la nation, les rédacteurs écrivent « que l'humain de Wagner, Wagner ôté, n'est que la vérité crue, relevant de l'intelligence seule. Posons le problème : il ne s'agit pas pour l'homme d'une nationalité d'incarner tout le génie humain, (quantitativement) et en ce sens la nationalité le limite ; mais d'atteindre dans l'universel la perfection humaine de sa personne ». Ils précisent que national et universel ne sont pas en soi antithétiques : « Loin de nous borner, la nationalité, constitue la détermination qui nous rend accessible l'universel ». Ils posent une question inédite, signe de l'état d'avancement de leur

58. La Relève, « un nouveau moyen âge », *La Relève*, première série, huitième cahier, mars 1935, p. 213-214.

59. R. CHARBONNEAU, « notes sur la jeunesse », *La Relève*, deuxième série, quatrième cahier, décembre 1935, p. 102.

60. R. CHARBONNEAU, « troisième année », *La Relève*, deuxième série, septième cahier, mars 1936, p. 197-198.

réflexion : « Pouvons-nous dire que de Québec se dégage un climat qui pose une question à l'étranger, non seulement à l'Anglo-Saxon aussi avide de pittoresque que facilement satisfait, mais à l'Européen latin ? »⁶¹. Face aux orientations d'autres groupes, C. Hurtubise s'oppose à la proposition de *La Nation* d'adopter Jeanne d'Arc comme patronne du Québec ; il écrit : « aujourd'hui plus que jamais, la religion est assez souvent compromise dans le politique, utilisée, par lui... ». Pour lui, le repliement des peuples sur eux-mêmes correspond à « nier l'universalisme de la personne à qui rien d'humain ne doit rester étranger, qui a besoin de l'apport de tous les autres peuples, de toutes les autres personnes⁶² ».

La démocratie dans l'idéal historique d'une nouvelle chrétienté

Les jeunes de *La Relève* ont entendu parler de l'encyclique *Quadragesimo Anno* (1931) qui propose un corporatisme social pour sortir de la crise économique et politique. Ils sont de leur génération par leur suspicion à l'égard de la démocratie parlementaire corrompue par sa collusion avec le pouvoir de l'argent. Ils connaissent aussi le programme de restauration sociale lancé en 1933 et adhérant au corporatisme. Ils ont lu Berdiaeff et ont retenu de sa vision que « la politique est usée », que « des groupements économiques professionnels remplaceront les groupes politiques » et que « le Nouveau Moyen Âge sera fatalement démotique, non pas démocratique » en ce que « le peuple prendra part à l'organisation sociale⁶³ ».

Écrivant sur la démocratie, deux collaborateurs ponctuels font part de leur « inquiétude » et de la « crise d'autorité » que connaît l'époque. En bons étudiants formés au collège classique, ils commencent par faire l'histoire de l'idée de démocratie depuis le XVIII^e siècle : « Partout l'individu rejette les règles collectives : les corporations disparaissent, le libéralisme fait ses débuts ». Rousseau met en place un « individu, être théorique, abstrait de toutes contingences et n'ayant comme tel que des droits » et le siècle lègue un libéralisme fondé sur l'individualisme. Citant Berdiaeff à propos de la critique du suffrage universel, de « la majorité » et « du compte mécanique des votes », ils présentent l'élection comme une

61. R. CHARBONNEAU, R. ÉLIE, P. BEAULIEU ET C. HURTUBISE, « préliminaire à un manifeste pour la patrie », *La Relève*, troisième série, premier cahier, septembre-octobre 1936, p. 20-21, 30.

62. C. HURTUBISE, « saint Jean-Baptiste et le nationalisme », *La Relève*, quatrième série, troisième cahier, mars 1938, p. 70.

63. *La Relève*, « un nouveau moyen âge », *La Relève*, première série, huitième cahier, mars 1935, p. 213.

« surenchère » et expliquent la perte de crédibilité des partis : « Ces promesses non tenues et toujours renouvelées ne sont pas pour rien dans le fatalisme et la défiance qui caractérisent les foules qui votent » [...] ; l'homme n'est plus qu'une machine à voter. D'où ce développement excessif de la vie de partis ». Ils concluent ainsi à propos de la démocratie : « Son principal défaut est peut-être d'avoir vieilli⁶⁴ ».

Pour la rédaction de la revue, la démocratie vraie ne sera pas la plus redoutable des dictatures, celle de la haute finance, mais bien une démocratie personaliste et communautaire qu'on n'explique guère plus que par une référence à Mounier⁶⁵. Au moment où la guerre gronde, P. Beaulieu et C. Hurtubise vont rencontrer Maritain à Toronto faute de pouvoir le faire à Montréal. C'est sa vision de la démocratie qu'ils ambitionnent de faire connaître à leurs lecteurs. Maritain dénonce d'abord « les mystiques nationalistes » et plaident en faveur d'une démocratie « fondée sur la dignité de la personne humaine, image de Dieu ». Conscient, comme ses concitoyens Siegfried et Doncoeur, que le Canada français est partie prenante de l'Amérique qu'il a lui-même appris à connaître et où la guerre le retiendra, Maritain se demande préalablement si l'humanisme intégral, garant d'une véritable démocratie, peut fleurir dans le Nouveau Monde : « En Amérique, y a-t-il assez de forces jeunes pour surmonter le matérialisme de la civilisation américaine et faire fleurir un humanisme intégral ? ». L'élaboration « d'une nouvelle démocratie, chrétiennement inspirée », lui semble « plus facile en Amérique qu'en Europe, en ce sens qu'au XIX^e siècle, le divorce entre l'idée démocratique et le sentiment religieux n'y a pas été poussé aussi loin. Il y a moins d'obstacles, un terrain plus libre ». Il demande à ces jeunes francophiles : « Devons-nous chercher à faire le pont entre la civilisation européenne et la civilisation américaine ? Il ne faudrait pas, j'imagine, par peur d'être noyés dans le matérialisme américain, nous refuser à des contacts étroits et nous replier sur nous-mêmes ». Il précise : « vous êtes appelés à coopérer avec tous ceux qui, aux États-Unis (et plus généralement dans tout le continent américain) s'inspirent du même esprit que vous⁶⁶ ».

64. PAUL TREMBLAY ET MARCEL CADIEUX, « démocratie », *La Relève*, première série, neuvième cahier, été 1935 (?), p. 227-230.

65. *La Relève*, « pour une démocratie vraie », *La Relève*, quatrième série, neuvième cahier, juillet 1937, p. 265-266 ; la référence concerne un article de Mounier dans *Esprit* de novembre 1938.

66. C. HURTUBISE, « entretien avec Jacques Maritain sur la démocratie », *La Relève*, quatrième série, huitième cahier, mars 1939, p. 227-230 ; J. MARITAIN, Meudon, à P. Beaulieu, 14 février 1939, archives Maritain (Kolbsheim), lettre et entretien repris dans *ECF*, *loc. cit.*, p. 29-32.

L'actualité politique internationale rejoint à deux occasions les rédacteurs de la revue et teste la validité de leurs principes. Il y est peu question de la guerre d'Espagne. Un article, celui de l'Alsacien Émile Baas, collègue et ami de Laurendeau à Paris, qui se demande s'il faut « choisir pour les haines des uns et des autres » ou s'il ne vaut pas mieux « Dépasser les antinomies de l'heure présente, désarmer les haines [et] travailler à construire une cité nouvelle ». Cet unique article s'explique aussi par la prudence de Maritain et des gens de *La Relève* : ses positions lui portent sérieusement ombre au Québec et il leur recommande « dans les circonstances actuelles [de] ne rien publier sur la guerre d'Espagne⁶⁷ ».

L'appréhension de la guerre réveille de vieux démons à propos de la participation canadienne-française aux guerres européennes. L'équipe de la revue prend d'abord note que « les démocraties n'ont pas été le facteur de paix qu'elles devraient être, pas plus que les autres régimes, nommément « les financiers en armements ». Les raisons d'une non-participation sont culturelles : « Et aujourd'hui, c'est parce que la personnalité et la culture sont menacées que nous croyons devoir adhérer au mouvement contre la guerre ». On s'inspire des suggestions de Maritain pour distinguer les tâches de chacun : « Nous avons une vocation plus grande que celle de faire des guerres étrangères : cette œuvre de civilisation chrétienne qui nous échoit tout particulièrement à nous catholiques français d'Amérique ». Mais la non-participation tient aussi d'une certaine représentation de l'Europe d'alors : « Mais il faut que les peuples d'Amérique, qui ne sont pas aveuglés par les passions qui déchirent l'Europe, indiquent clairement qu'ils ne croient pas qu'une civilisation vaut la peine d'être conservée au prix d'effroyables boucheries quand elle est devenue incapable de les conjurer⁶⁸ ».

Le rapport au passé et au présent

À leur manière, le jeune Saint-Denys Garneau et le peintre Adrien Hébert avaient posé les paramètres de la modernisation et de la modernité⁶⁹. Les crises

67. E. BAAS, « méditation sur la guerre d'Espagne », *La Relève*, troisième série, quatrième cahier, mars 1937, p. 104-106 ; J. MARITAIN, Meudon, à P. Beaulieu, 14 février 1939 ; voir aussi J. MARITAIN, Chicago, à P. Beaulieu, 22 et 31 octobre 1938, archives Maritain (Kolbsheim), lettres reproduites dans *ECF*, p. 25-28.

68. La rédaction, « position sur la guerre », *La Relève*, quatrième série, septième cahier, novembre-décembre 1938, p. 193-196.

69. H. DE SAINT-DENYS GARNEAU, « La vie moderne », *Nous*, [journal de la classe de Rhétorique, Collège Sainte-Marie], 21 novembre 1931, p. 19-22 ; ADRIEN HÉBERT, « Un point de vue », *L'Action universitaire*, 1, 5, avril 1935, p. 10.

multiples qui accompagnent ce qu'on singularise à tort comme LA Crise traversent les mouvements d'action catholique et d'action nationale, et la JOC, les Jeune-Canada, *L'Action nationale* s'interrogent tour à tour sur la signification des changements induits par l'onde de choc de la crise politique, spirituelle et intellectuelle. L'individu est bousculé par ce qu'il voit autour de lui tout autant que par ce qu'il découvre en lui. Les jocistes ne s'en remettent plus à d'autres pour faire face à leur réalité et engagent leur foi dans leur travail et dans leur milieu de travail. Des Jeune-Canada comprennent que « exister » signifie s'accepter comme point de départ, « être soi-même », vivre « au plus intime de soi-même » et ne plus se satisfaire de « la fidélité pour la fidélité ». Saint-Denys Garneau, qui est *in absentia* de l'équipe de *La Relève* mais qui y collabore, vit de façon plus tragique ce retour obligé sur soi pour comprendre, survivre et, si possible, vivre. Ses amis de la revue prennent la relève en tant de domaines : repenser la foi, le rapport du chrétien au monde, le nationalisme ; chacun cherche une voie, sa voie, loin des partis, à distance des autorités.

Et Maritain et Mounier et Berdiaeff leur disent de revoir leur présent en appelant à l'homme intégral, à un nouveau Moyen Âge. Il ne s'agit pas d'un simple retour à un passé, au passé ; ces trois penseurs catholiques sont trop engagés dans leur époque pour que le passé soit leur maître. Mais les rédacteurs de *La Relève* s'interrogent sur leur présent en le rachetant par une profondeur historique donnée à leur spiritualité, qui n'est plus d'ailleurs que la religion. Déjà, la référence au spirituel plutôt qu'au religieux est le signe le plus profond d'une démarche personnelle, intérieure. Se mettre à penser en termes de « personne » équivaut à un retour sur soi.

Robert Élie conçoit un nouveau rapport au passé, au-delà du culte barrésien des morts, au-delà même du réformisme. Dans un texte intitulé rien de moins que « rupture », Élie choisit un autre mot qui a de l'avenir : « Refus total. Une réforme ne saurait valoir ni pour le spirituel, ni pour la culture, ni pour un nationalisme véritable. Partout, où l'on essaiera de reprendre les notions au centre même du monde que nous rejetons, ce sera se condamner à travailler pour lui. Le moment est venu de laisser les morts enterrer leurs morts : les politiciens, enterrer leur patriotisme, les bourgeois, leur vertu ». L'avenir est dans le présent qui est la vie : « Le moment est venu de travailler pour les vivants⁷⁰ ».

C'est aussi le terme « refus » que choisit le jeune Guy Frégault pour contester l'idée de l'abbé Groulx, celle de « notre maître, le passé » – titre de volumes publiés sous ce titre à compter de 1924 – : « C'est que l'autre génération, ayant

70. R. ÉLIE, « rupture », *La Relève*, deuxième série, sixième cahier, février 1936, p. 177.

vieilli dans un régime que ses pères l'avaient habituée à regarder comme une conquête, a cru que l'ordre établi était l'ordre réel. L'autre génération n'a pas une 'âme perverse' ; elle a une 'âme habituée'. Ces gens n'ont jamais eu l'idée de rajuster le monde à la taille de l'homme » [...], « tout en débitant des quantités massives de rhétorique pleurnicharde sur leur maître le passé – un passé que leur bonne volonté hypostasie et dont ils conservaient seulement les *formes* surannées, tout en répudiant la tension spirituelle qui l'avait animée ». Frégault se fait du coup le promoteur d'un « refus » : « Pour tout dire, ces gens se sont fait un onzième commandement de vivre en marge du réel. C'est pour cela que seuls des jeunes ont pu prendre conscience du réel ; prise de conscience qui ne peut se traduire autrement que par un refus⁷¹ ».

Robert Charbonneau vit l'histoire et le passé comme un poids : « La grande force historique qui a maintenu française la province de Québec, la force d'inertie, se tourne maintenant contre elle-même, s'oppose à tout accroissement de ce peuple qu'elle a conservé et qu'elle appelle de tout son poids au néant ». Le dépassement de cette inertie va dans le sens d'une histoire faite par des sujets, dans leur présent : « La mission d'un peuple, c'est d'être conforme non à un passé particulier, momentané, mais à ce qui en est l'essence, à cet être propre que nous sommes par les hérédités, la culture et la volonté d'être. L'histoire est ce que nous la faisons en étant nous-mêmes⁷². »

On devine que cette conscience de soi, toute personnaliste qu'elle soit, puisse confiner au repliement. André Laurendeau, qui vit la découverte de ce face à face avec soi, est sensible par ailleurs à ce qu'il appelle « l'égoïsme-roi » ; pour le nationaliste et le laurentien qu'il est (encore), l'arrimage de la personne à la nation n'est pas résolu : « Nous aurons beau morfondre nos intelligences pour sauver la portion d'humanité qui nous est la plus proche, la nation, notre labeur serait vain qui méconnaîtrait en nous cette loi essentielle et qui ne commencerait pas par une très secrète oblation de soi⁷³. » Cette recherche de soi est loin d'être univoque : en aval, ce soi pose problème dans son rapport aux autres et à la politique, en amont, il peut mener à une surévaluation comme le rappelle un rédacteur anonyme

71. G. FRÉGULT, « deux réponses à notre enquête », *La Relève*, quatrième série, premier cahier, début 1938, p. 27.

72. R. CHARBONNEAU, « troisième année », *La Relève*, deuxième série, huitième cahier, mars 1936, p. 197.

73. A. LAURENDEAU, « préliminaires à l'action nationale », *La Relève*, deuxième série, deuxième cahier, octobre 1935, p. 35.

qui présente l'itinéraire intellectuel de Maritain en visant ce « vieil orgueil adamique qu'active l'esprit cartésien en affirmant l'absolue autonomie du moi⁷⁴ ».

La Relève vue par ses contemporains

La revue, qui se présente comme « un groupe national catholique indépendant », suscite des réactions, à ses tout débuts et au fil de l'énoncé de ses positions. L'abbé Groulx, qui a ses raisons de trouver dans *Le Semeur* de l'ACJC « un accent tout proche de *La Relève* », souligne, en connaisseur, « les redoutables engagements » pris dans les positions de la revue compte tenu que « la vie est longue, ardente à l'usure de toutes les forces » et que « la médiocrité humaine est partout⁷⁵ ». Des confrères du *Quartier latin*, journal des étudiants de l'Université de Montréal, partagent leur ambition de personnaliser la religion : « Le catholicisme est autre chose qu'une religion de sacristie ; c'est une doctrine sociale, une philosophie que chaque individu doit faire entrer dans sa vie⁷⁶. » Un collaborateur occasionnel, au lexique traditionnel et détonnant, Roger Duhamel, scrute les « voies de la jeunesse » qui témoigne d'une « agitation souvent voisine de l'inquiétude ». Les Jeune-Canada, qui entendent « doter notre nationalité d'un bréviaire patriotique », suggèrent « qu'une nationalité – tout comme un individu – ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui situe sa mission dans le plan déterminé par la Providence ». Il salue le lancement des Jeunesses Patriotes, la « transformation intérieure » de l'ACJC qui entend fédérer les mouvements d'action catholique spécialisés dont un leader, l'auteur du manuel *Doctrine et Technique*, prend bien soin, selon lui, « de ne jamais dissocier les exigences de notre foi et celles de notre nationalité⁷⁷ ».

La Relève ne fait pas l'unanimité, en particulier auprès de Jean-Louis Gagnon qui n'avait pas apprécié le commentaire, en octobre 1935, de Robert Charbonneau sur *Jeunesse* de Jean-Charles Harvey, paru dans la collection « Les cahiers noirs » publiés par les gens de la revue *Vivre*. Dans son style unique, Gagnon se moque de la « crise métaphysique » des rédacteurs de *La Relève*, de leur « mystique cérébrale », plaidant tout autant pour « le ventre d'abord » que pour « le politique d'abord ». Admirateur de Louis-Ferdinand Céline, Gagnon l'est aussi de Mussolini dont le fascisme « met quelque chose d'humain dans les concepts des penseurs

74. GILMARD, « Jacques Maritain », *La Relève*, troisième série, huitième cahier, juillet 1937, p. 203.

75. L. GROULX, « *La Relève* », *L'Action nationale*, III, 4, avril 1934, p. 226-228.

76. JEAN-CLAUDE MARTIN, « *La Relève* », *Le Quartier latin*, 12 avril 1934.

77. R. DUHAMEL, « voies de la jeunesse », *La Relève*, deuxième série, cinquième cahier, janvier 1936, p. 152-155.

nordiques ». Selon lui, « il faut que nous rejetions le Passé qui pèse sur nous comme un remords et qui nous tient comme un sale créancier » ; alors « l'homme nouveau » viendra⁷⁸.

Robert Charbonneau reprend les positions fondamentales de la revue : différence entre la révolte individuelle et la révolution « basée sur une conception des fins de l'homme ». Il acquiesce à l'idée que la « révolution est nécessaire » et on y consent que « parce que c'est l'issue logique d'un monde sans âme ». Un retour à l'humanisme intégral lui « inspire confiance, parce qu'il renoue le présent à la grande évolution chrétienne interrompue depuis la Réforme ». Ce sont là des préliminaires : « il faut changer l'homme avant de renverser St. James Street⁷⁹ ».

Charbonneau prend alors la peine de situer *La Relève* en regard des autres groupes en rappelant que la revue s'était placée « sur le plan philosophique », « embrassait tous les domaines sans se limiter à aucun », tenait à sa liberté, à son « caractère plus universel » et à « sa destination supérieure ». Un membre des Jeune-Canada, tout comme Charbonneau lui-même, qui est des deux mouvements, s'excuse de ne pas être lui-même « métaphysicien ». Pierre Dansereau, biologiste en formation, estime que les « principes ne sont pas une mesure satisfaisante pour des esprits réellement curieux » ; il se dit pour « le concret » et une « conviction issue de l'expérience », « sans négliger saint Thomas ni même monsieur Maritain, si tu veux ! ». Il comprend mal que *La Relève* leur serve « un plat métaphysique comme programme d'action » : « Ce que nous voulons tous – toi comme moi – c'est la fondation d'un État (vous dites, à *La Relève*, une Cité)... ». [...] Tu veux sauver le monde [...] avec des principes ». Se démarquant de J.-L. Gagnon « et de « ceux qui pensent comme lui [et qui] cherchent avant d'agir (avant de penser, si tu veux) ce qui est », il plaide en faveur de « la révolution extérieure » qu'il faut aussi mener. Il croit que la « révolution digne de ce nom ne peut se maintenir uniquement sur le plan spirituel » ; c'est certes une « belle cible, mais vous manquez d'archers ! ». Pour ces jeunes qui ne voulaient à aucun prix « fuir » le temporel, le dernier commentaire de Dansereau dût faire mouche : « mais une chose entre toutes me paraît triste : l'horreur de la réalité, suivie de la fuite dans la forêt des symboles et des abstractions ». Et puis la chute : « Si tu étais aller à Valcartier parmi les chômeurs [...] tu aurais compris la nécessité, l'immi-

78. J.-L. GAGNON, « Lettre à Charbonneau », *Les Idées*, III, 1936, p. 43-54 ; « Deuxième lettre à Charbonneau », *ibidem*, IV, 1936, p. 159-174. Le directeur des *Idées*, Albert Pelletier, se dissocie longuement (p. 168-174) des positions fascistes de Gagnon.

79. R. CHARBONNEAU, « réponse à Jean-Louis Gagnon », *La Relève*, deuxième série, sixième cahier, février 1936, p. 163-165.

nence de la révolution, et tu cesserais de la chercher dans saint Thomas »⁸⁰. Le commentaire rendait bien compte de l'expérience de *La Relève* tout en la grossissant : ses rédacteurs avaient voulu incarner cette vision d'une crise autant spirituelle que sociale.

Encore en 1938, l'action catholique laïque au Canada pose un problème d'unité. R. Charbonneau, qui est de *La Relève* et des Jeune-Canada, propose à Laurendeau, devenu directeur de *L'Action nationale*, de publier une déclaration conjointe, inspirée de la *Lettre sur l'indépendance* [des catholiques] de Maritain pour enlever toute impression d'un désaccord⁸¹.

Conclusion

Hurtubise, Charbonneau, Beaulieu, Élie prennent la relève par « l'action » éditoriale qu'ils mènent dans une revue qui sera durable et par la maison d'édition – « L'arbre » – que les deux premiers lancent en 1941 et dont Maritain sera le mentor⁸². Ce sens de la relève leur vient globalement de la Crise ; il s'alimente aussi au renouveau d'une certaine pensée catholique où Maritain figure en bonne place, devant le père Doncoeur, Daniel-Rops et Mounier. La ferveur de l'admiration pour Maritain et Doncoeur est entretenue par les passages que ceux-ci font à Montréal – ce qui ne sera pas le cas de Mounier décédé en 1950 sans être venu au Québec –, par les correspondants qu'ils conservent et par leur accueil à Paris et à Meudon. L'apport complémentaire de Mounier en regard de celui de Maritain dans les années 1930 aura été, au Québec, de faire voir comment la primauté de « l'esprit » était du même ordre que la primauté du spirituel et comment la personne, davantage thématifiée par le premier, était l'incarnation de l'esprit.

La revue aura donné tout son sens à son titre par la reconsidération, durant la Crise, des deux trames centrales de la pensée et de la vie au Canada français, la religion et le nationalisme. Ici la relève aura été critique et elle aura indiqué de nouveaux horizons que *Cité libre* élargira à compter de 1950. Contemporaine de l'ACJC, de la JOC et de la Jeunesse étudiante catholique, l'équipe de *La Relève*

80. P. DANSEREAU, « lettre à Robert Charbonneau » du 2 juin 1936, *La Relève*, troisième série, deuxième cahier, novembre-décembre 1936, p. 58-62.

81. R. CHARBONNEAU à A. Laurendeau, 8 janvier 1938, CRLG, P2/A, 40.

82. LUCIE ROBERT, « Sociocritique et modernité au Québec », *Études françaises*, 23, 3, 1988, p. 34 ; YVAN CLOUTIER, « Maritain, Mounier et le Québec : une tutelle éditoriale », dans CLAUDE HAUSER et YVAN LAMONDE (dir.), *Regards croisés entre le Jura, la Suisse romande et le Québec*, Québec-Porrentruy, PUL-Office du patrimoine et de la culture de la République et Canton du Jura, 2002, p. 223-235.

pose pour la première fois la religion en termes de spiritualité : le spirituel est plus vaste que le religieux du rituel collectif et de la doctrine orthodoxe. Des contemporains ont pu dauber sur « la crise métaphysique » ; il n'en reste pas moins que la revue s'est bien placée sur un plan philosophique, sur le plan d'énoncés de nouveaux principes de vision et de vie. Les gens de *La Relève* ont fait la preuve en pensant, en écrivant et en publiant qu'il y avait une façon autre, nouvelle d'être catholique dont Maritain, tenant d'une « nouvelle chrétienté », constitua la figure exemplaire. Cette révision de leur catholicisme et de leur attitude politique fut proportionnelle aux chocs qu'ils connurent. On ne dit pas à des jeunes canadiens-français, membres ou pas des Jeune-Canada, comme l'ont fait Maritain et Doncoeur, qu'il faut se contenter d'être, d'exister, qu'il faut placer la religion sur un autre plan que le nationalisme, qu'il faut d'abord s'approprier individuellement les nouvelles valeurs de l'homme intégral et redéfinir un engagement. Doncoeur leur a franchement dit : vous n'êtes pas prêts car vous n'avez pas connu le doute ; il vous faut tirer de vous-mêmes les raisons d'être Canadiens français, il faut « se conquérir soi-même d'abord, puis rayonner » plutôt que de répéter un ronron impersonnel.

La reconsidération de leur catholicisme passe donc par une conversion du religieux en spirituel, par une révision de l'histoire à la lumière du rapport de l'homme à Dieu, par une réévaluation du collectif ou du national au profit de l'individu, mieux, de la personne, porteuse de surnaturel et d'intemporel, par une valorisation du temporel et du terrestre qui oblige à un engagement dans ce temporel et permet de se concevoir comme intellectuel catholique, par le choix de désolidariser le christianisme d'avec le monde corrompu et « bourgeois » et d'avec les pouvoirs qui s'en servent.

L'homme qui inspire cette jeune relève, Jacques Maritain, est celui qui a contribué à dénouer la crise de L'Action française de Paris en 1926 ; il a des positions personnelles sur le nationalisme et sur les rapports de celui-ci à la religion. Il n'aurait que formulé pour les Jeune-Canada et les gens de *La Relève* la distinction entre « agir en chrétien » (sans engager l'Église) et « agir en tant que chrétien » (en engageant l'institution) que déjà sa présence aurait fait une différence. Mais il a aussi proposé que la chrétienté était personaliste et constituée de dimensions surnaturelle et intemporelle, communautaire, et pérégrinale ou transitoire. Ce personalisme tout comme celui de Mounier a suscité une critique du nationalisme canadien-français traditionnel sans pour autant dégager une nouvelle conception un tant soit peu nouvelle du nationalisme. Certes, comme le propose Mounier, les groupes sociaux sont au service de la personne et la personne est la voie à opposer à l'individualisme du capitalisme et au collectivisme du communisme et du totalitarisme, mais le personalisme ne s'attache pas vraiment à penser le

nationalisme sinon pour rappeler « l'éloquence dangereuse » des nationalistes. De même Daniel-Rops oppose la personne aux « monstres » de l'État, de la Race ou de la Masse et Berdiaeff fait porter au nationalisme la perte de « l'unité cosmique » de la chrétienté. Quant au père Doncoeur, s'il considère la question de la monnaie bilingue « petite », il entrevoit que ce sera au Québec que la bataille sera gagnée. Ces réflexions entraînent des remises en question du nationalisme. On estime à *La Relève* que la politique a pris trop d'importance et qu'on se situe uniquement sur le plan national, avec le risque de voir des querelles nationales briser l'unité de la culture canadienne, de transformer le national en diversion sinon en une distraction, de placer le bien de la nation au-dessus du bien commun de l'humanité. À son arrivée en France, au moment même où paraît sa brochure *Notre nationalisme*, Laurendeau, dans un texte à la revue, se persuade de ne pas faire passer la Nation devant Dieu, non sans se rappeler que le temporel compte pour quelque chose... Dans leurs préliminaires à un manifeste pour la patrie, les signataires tirent des conclusions nationales de la primauté du spirituel : le nationalisme qui parle d'abord de maîtrise de l'économie et de la politique a des visées matérialistes. Distinguant « œuvres actuelles » (économie et politique) et « œuvres inactuelles » (culture), ils définissent dès lors la Nation comme centre de culture et, en cela précisément, porteuse des valeurs de la personne. Comme ce sont les œuvres de la culture qui peuvent fonder la nation et comme les œuvres leur paraissent insuffisantes au Canada français, on n'y est donc pas prêt à fonder la nation.

Le corporatisme et la démocratie font accessoirement partie de la relève spirituelle et temporelle. Le corporatisme – social et économique – auquel Berdiaeff fait référence est présent dans la revue comme forme possible de troisième voie entre le capitalisme et le communisme. À part un article sur le sujet et les références faites à Berdiaeff – société démotique plutôt que démocratique –, la démocratie touche peu les rédacteurs de *La Relève* sinon pour faire le constat contemporain d'une collusion entre la politique et les milieux de la finance.

Tout comme le jeune Laurendeau, les jeunes de *La Relève* découvrent la France contemporaine, celle des réformateurs de la pensée catholique, et non plus la France d'Ancien Régime, référence traditionnelle des milieux canadiens-français catholiques et conservateurs. La Crise oblige à la recherche de solutions actuelles et à une mise à jour de soi. La France contemporaine ne fait plus peur parce que dans cette France, une tendance catholique nouvelle la rend acceptable, voire attrayante ; jusqu'alors, la France contemporaine était synonyme de France républicaine et laïque. Mais l'appréhension de la guerre vers 1938 va confronter les amis des deux côtés de l'Atlantique à une même question, sans que la tentation

anticonscriptionniste ne soit encore dans l'air : la civilisation européenne actuelle vaut-elle d'être sauvée ?

C'est un Français, Maritain, qui, jusqu'à un certain point, fait découvrir l'Amérique – surtout les États-Unis – à ces jeunes Canadiens français qui apprennent à se percevoir comme catholiques des Amériques. Daniel-Rops leur fait voir *Un monde sans âme* occidental, mais la proximité des États-Unis donne un visage particulier au matérialisme contemporain. En un sens, *La Relève* constitue le point d'orgue d'un certain anti-américanisme dans la mesure où le discours de la primauté du spirituel ne peut qu'exacerber le matériel ambiant. L'après-guerre changera la donne.

La représentation nouvelle de la France et des États-Unis et la révision du national dans un contexte de Crise à la fois européen et américain entraînent une réévaluation du monde, de l'international, de l'universel. C'est du cœur du catholicisme que se forge cette conception nouvelle de l'universel. Mounier rappelle que le christianisme est universel, œcuménique parce qu'engagé dans l'humain. C'est à cette enseigne que logent dès le premier numéro les rédacteurs de *La Relève* : catholique signifie universel. Et il se trouve un Daniel-Rops pour proposer que les catholiques sont les seuls, face aux marxistes, à pouvoir créer une doctrine à prétention universelle. Berdiaeff, qui rappelle que depuis la fin de la guerre de 1914-1918 la civilisation n'est plus qu'européenne mais mondiale, magnifie contre l'universalisme obligatoire de l'Internationale communiste l'universalisme libre des peuples chrétiens. Les gens de *La Relève* voient dans la JOC même le signe de cette communauté chrétienne internationale engagée dans la recherche d'un nouvel ordre, d'une nouvelle chrétienté. Dans sa conception même de l'acte créateur, le romancier R. Charbonneau assigne au roman la tâche « d'éclairer les hommes sur l'homme ». Leur critique même du nationalisme n'empêche pas les rédacteurs de la revue de concevoir le Canadien comme « un certain type caractéristique de l'homme » et de voir que la nationalité puisse être « la détermination qui nous rend accessible l'universel ».

Le moderne émerge de multiples façons chez les rédacteurs de *La Relève*. Par la conscience du « présent » d'abord : la Crise plurielle oblige à un face à face avec le présent et si un ordre doit naître, il sera « nouveau ». Le thème du « vivant » renvoie aussi à l'actuel, au présent. Le dominicain Voyer résumant les conférences de Maritain insiste sur le fait que la pensée est vie. R. Élie en appelle à une rupture, à un « refus total » du culte des morts, déclarant que le moment était venu « de travailler pour les vivants ». Le jeune G. Frégault tient le même discours de refus d'un réel dépassé. Son propos ressemble à celui du père Doncoeur, surpris par

« la fidélité étonnante au passé », mais branché sur la route, sur l'engagement, sur le présent.

Maritain demeure la grande figure de la conciliation de la culture moderne et de la philosophie de saint Thomas. Son « idéal d'une nouvelle chrétienté » vise à « assimiler les fruits des temps modernes en les dépassant ». Mais c'est la vision de « l'homme intégral » qui tire au clair la place que le sujet, le soi, la subjectivité peut prendre dans la pensée catholique. L'époque de la Crise – aussi spirituelle – est celle du face à face avec soi : Laurendeau et son ami Saint-Denys Garneau vivent ce même défi de façon différente. Le père Doncoeur en appelle à une conquête de soi, d'abord. Le chemin que fait dans les esprits la notion de « personne » en est un qui mène nécessairement à soi. Maritain précise dans ses conférences de 1934, qui deviendront *Humanisme intégral*, les modalités d'émergence du sujet et les limites de son acceptabilité pour un catholique. Il explique comment au Moyen Âge, l'homme est détourné de lui-même au profit de Dieu et comment la Renaissance et la philosophie moderne, avec Descartes et Rousseau, ont tourné l'homme vers lui-même, mais dans un posture naturaliste qui exclut surnaturel et transcendance. Maritain – et c'est une de ses forces – reconnaît la subjectivité « comme profonde nécessité historique », tout en précisant que la conscience de soi évangélique peut seule vaincre la conscience de soi naturaliste.

Par ce sens aigu du présent, du vivant et du soi, *La Relève* cristallisait une réflexion sur la modernité.

Yvan Lamonde